

## SERMON LE MÉMOIRE DU THAUMATURGE SAINT ALEXIS

Prononcé le mercredi de la seconde semaine du Grand Carême

12 février 1847

«Bienheureux vous qui pleurez maintenant, car vous vous réjouirez.» (Luc 6,21)

L'image du carême, naturellement quelque peu sévère et triste, même avec la précaution que nous pouvons avoir de ne pas nous laisser séduire par l'assombrissement hypocrite du visage des Pharisiens, se rassérénit assez pour nous aujourd'hui par la joie de cette fête, et cela, par l'ordre de la sainte Église. Mais aujourd'hui aussi, et par le même ordre, l'Évangile nous fait entendre ces paroles qui nous disposent aux larmes : *Bienheureux vous qui pleurez maintenant.*

Que devons-nous donc faire ? Faut-il nous réjouir, ou pleurer ? Notre Mère a-t-elle bien réfléchi à ce qu'elle demande à ses enfants ? – Sans doute elle a réfléchi, et elle sait ce qu'elle désire. Soyez attentifs, et vous comprendrez sans beaucoup de peine combien facilement la joie spirituelle pénètre dans le domaine de la tristesse, et ensuite, lorsque cela est nécessaire, cède encore la place à une légitime affliction.

Nous célébrons la fête du saint hiérarque et thaumaturge Alexis. Mais le saint proverbe nous enseigne que *la mémoire des justes doit être accompagnée de louanges* (Pro 10,7). Et un autre proverbe dit que *quand les justes triomphent, le peuple est dans la joie* (29,2). Vous voyez par là, vrais croyants, comment nous pouvons nous réjouir aujourd'hui. Pour cela, il suffit de rappeler à votre mémoire la vie de saint Alexis, ses victoires, ses vertus, ses belles actions. Le bien contient sa louange en lui-même et réjouit par lui-même.

Considérez par la pensée le jeune Éleuthère, prédestiné à devenir par la suite le saint hiérarque Alexis. Entre les jeux de l'enfance, il en choisit un sensé, innocent et qui n'est peut-être pas sans utilité. Il tend des filets et veut prendre des oiseaux. Mais Celui sans la volonté duquel le passereau même ne tombe pas sur la terre, ne lui envoie pas de gibier, parce qu'il veut, non pas recréer Éleuthère à ces jeux d'enfants, mais lui faire perdre toute inclination pour les amusements, et le préparer à des occupations importantes. L'Oiseleur céleste veut prendre l'oiseleur terrestre lui-même. Fatigué d'attendre sa proie, l'enfant s'assoupit, et, dans ce moment de silence de ses sens extérieurs, un ange lui ouvre le sens de l'ouïe intérieure, et dit à son âme : Alexis, pourquoi te fatigues-tu en vain ? Tu seras preneur d'hommes. L'âme émue éveille le corps. Éleuthère ne sait quelle est cette voix, quel est ce nom, ce que signifie cette prédiction de chasse d'hommes; mais la semence céleste ne s'en est pas moins enfoncée profondément dans son âme, et a commencé à germer. Il a quitté la chasse aux oiseaux et tous les autres amusements; il est devenu silencieux et paraît triste, parce qu'il n'est plus distrait et ne s'occupe plus des choses extérieures; le souvenir de la voix mystérieuse l'appelle vers les choses intérieures et invisibles. Trois ans après, il se laisse aller décidément à cet attrait, il se sépare du monde, et, à son entrée en religion dans le monastère de l'Épiphanie, il reçoit le nom d'Alexis, duquel il a été appelé d'avance dans sa vision.

Ce n'est là que l'aurore matinale de la vie spirituelle de saint Alexis; mais n'est-elle pas déjà assez claire et assez belle ? Un enfant de quinze ans s'arrache aux plaisirs de la jeunesse; le fils d'un boyard, – à l'éclat de l'illustration; le filleul d'un prince souverain futur de Moscou, – à l'attente d'une illustration plus grande en core; il se résout à ne vivre que pour Dieu et pour son âme; il s'enferme dans la vie monastique, – et j'espère que vous ne me contredirez pas si j'avance que cette vie était plus sévère il y a cinq siècles que de notre temps. Considérez, vieillards, un enfant; et ne vous contentez pas de l'admirer, mais instruisez-vous à ses leçons. Et il serait très bien que certains fils de boyard sussent aussi le considérer comme il convient, du moins pour ne pas se croire animés de pensées très sages et très élevées lorsque, se hâtant de sortir des écoles, ils n'aspirent pas autant à la recherche des actions d'éclat et de l'utilité de la patrie, qu'ils ne se mettent à la poursuite du fantôme des honneurs, ou ne se jettent dans le tourbillon des plaisirs et du luxe.

Suivons Alexis dans la vie monastique. Faut-il parler de ses belles actions proprement monastiques ? Il va de soi que celui qui a méprisé tant d'avantages du monde, une fois qu'il a eu mis la main à la charrue, n'a plus regardé en arrière; qu'il n'a pas cherché, comme quelques-uns aujourd'hui, sous le nom de vie de pénitence, uniquement une vie paisible et assurée; qu'il n'a rien retranché, pour sa paresse, des prières et des offices prolongés; qu'il n'a pas regardé l'église d'un oeil, et, de l'autre, par-dessus l'enceinte du monastère; qu'il n'a attaché aucun prix à la

propriété, après son vœu de pauvreté; qu'il n'a rien mêlé de sa volonté à ses actes d'obéissance. Je rapporterai un exploit particulier qui suffit seul pour montrer Alexis comme une lumière extraordinairement brillante non seulement pour son siècle, mais pour beaucoup d'autres siècles. Dans un siècle qui n'offrait ni assez de moyens, ni assez de stimulants pour se livrer à de fortes études, il eut un vif désir et il trouva les moyens d'apprendre suffisamment la langue grecque. Et pourquoi ? – Pour acquérir une intelligence plus claire et plus exacte des saints livres du Nouveau Testament, dans la langue originale des apôtres. Et peu content d'avoir fait cette acquisition pour lui-même, il voulut encore la partager avec ses coreligionnaires et ses compatriotes. Il compara la traduction slavonne des livres du Nouveau Testament avec les originaux grecs, et, après l'avoir purifiée des imperfections et des erreurs qu'y avaient introduites des copistes inexpérimentés, il l'écrivit de sa propre main dans un livre qui se conserve jusqu'aujourd'hui dans ce monastère fondé par lui, comme un des objets inestimables de son héritage.

Quiconque aime la vérité divine et la gloire pure de l'Eglise, verra toujours avec consolation cet exploit théologique de saint Alexis. De quel éclat pur y brille l'Orthodoxie, qui est toujours remontée et remonte toujours à la sainte Ecriture, comme à la source éternelle et ouverte à tous, de la vérité divine ! Dans quel éclat favorable il présente la valeur du clergé russe au quatorzième siècle chrétien, dans lequel les lumières de l'instruction ne brillèrent nulle part ! Quel puissant témoignage il donne aux efforts de la hiérarchie russe des siècles suivants, pour la correction des fautes introduites dans les manuscrits slavons des Écritures saintes et des livres ecclésiastiques, et leur révision sur les originaux grecs ! Comme il met dans un jour clair la fausse sagesse de ces amateurs d'une antiquité imaginaire, chez lesquels l'amour de l'antiquité s'est changé en dévotion pour des erreurs antiques, et qui regardent la correction d'une faute d'un copiste ancien comme un crime et même comme une atteinte portée à la foi !

Enfin, considérons Alexis comme hiérarque et comme saint. Sa vie vertueuse et sa sagesse engagèrent le Métropolitain de toute la Russie, Théognoste, à le prendre dans son palais et à lui confier le jugement des affaires ecclésiastiques. Il fut retenu douze ans dans ce service, non sans une disposition particulière de la Providence, afin de reconnaître de plus près, dans les membres souffrants, l'état et les besoins de tout le corps de l'Église qu'il eut ensuite à surveiller et à soigner. Après cette préparation, saint Alexis fut établi par le même Métropolitain Théognoste, évêque de la ville de Vladimir, et, quatre ans plus tard, il fut élu par lui encore et par toute l'assemblée du clergé, à laquelle se réunit le Conseil du grand prince Siméon, et élevé au trône de la Métropole de toute la Russie. Cette élection, pendant la vie du titulaire de ce siège et par lui-même, était quelque peu contre les usages; mais cela se fit comme par prévision, pour prévenir et arrêter les prétendants sans élection à ce siège, tels qu'apparurent bientôt en effet Théodorite et Romain. Depuis ce jour, saint Alexis apparaît décidément comme l'ange choisi, conservé et dirigé par Dieu, de l'Église de toute la Russie.

Il fait un voyage à Constantinople, et reçoit la consécration et la confirmation patriarcales. Ayant rencontré ensuite un compétiteur en Russie, il fait un second voyage à Constantinople pour se soumettre avec lui au jugement du Patriarche, et il est une seconde fois confirmé sur le siège de Russie, tandis que les deux prétendants non élus disparaissent. Dans le dernier de ces voyages, il se trouve en danger sur mer; mais ayant fait une prière et le vœu de fonder un monastère s'il est sauvé, il atteint sain et sauf le rivage et sa patrie; et le monastère des Androniciens est encore aujourd'hui un monument de sa prière exaucée et de son vœu accompli.

Bientôt il apparut que Dieu, dans sa bonté, en sauvant saint Alexis du danger, avait conservé un instrument de salut pour la protection de l'Église et de l'Empire de Russie, et pour la gloire de son nom au delà même des limites de l'Église. Le roi de la Horde, dont la puissance pesait alors sur la Russie, ordonna, par un envoyé, à Alexis de se rendre à la Horde pour guérir la reine qui était aveugle et possédée. Djanibec exigeait ce qui n'est pas au pouvoir de l'homme; mais, ne comprenant pas cela, il était prêt, sans doute, en cas de non accomplissement de ce qu'il exigeait, à se livrer à une colère dangereuse et pour le hiérarque, et pour l'Église, et pour la Russie. Les grandes calamités font apparaître les grands hommes et les saints : il en fut ainsi dans cette occasion. Alexis montra un grand courage, – en ne refusant pas d'entreprendre un voyage dangereux; une foi vive, – en ne refusant pas de demander à Dieu une guérison miraculeuse; une humilité profonde, – en ne se reposant pas sur lui seul et en allant prier au tombeau du saint hiérarque Pierre. Dieu fortifia sa foi par un signe : un cierge s'alluma de lui-même au tombeau du saint prélat Pierre. Saint Alexis se rendit à la Horde, guérit la reine et rapporta l'admiration, des honneurs, des présents et la sécurité de l'Église et de la Russie.

L'accomplissement de ce miracle le plaça si haut dans l'opinion générale que, lorsqu'un autre roi, plus féroce encore, de la Horde, menaçait la Russie d'une invasion dévastatrice, le grand prince Jean ne trouva pas pour elle de meilleur défenseur que saint Alexis : et celui-ci, se

dévouant encore pour le bien public, se rendit à la Horde, et, malgré toutes les difficultés qu'il rencontra, malgré tout ce qu'il eut à supporter, il revint encore avec gloire, rapportant la tranquillité à l'Église et la paix à la Patrie.

*Je me suis souvenu. Seigneur, des jugements que vous avez exercés dans tous les siècles, et j'ai été consolé* (Ps 118,52), dit le témoin des jugements divins sur le peuple de Dieu. N'est-ce pas ce que doit sentir un témoin attentif des jugements éternels de Dieu sur la Russie et l'Église russe ? Avec quelle force, chez nous, l'Église et la Patrie se sont embrassées et soutenues l'une l'autre ! Que bienfaisante fut l'unité ferme des chefs du clergé, lorsque l'unité de l'Empire n'était pas encore consommée. Que merveilleusement s'opposa à la puissance des nations étrangères et infidèles qui pesait sur nous, la puissance spirituelle de l'Église, pour diminuer quelque peu et maintenir cette pesanteur destructive, jusqu'à ce que pussent grandir et mûrir pour la repousser, les forces victorieuses de l'Empire ! Souviens-toi avec reconnaissance, fils orthodoxe de la Russie, de ces antiques jugements, et conserve avec confiance, pour les temps à venir, des forces si bienfaisantes dans les temps écoulés, la force de la foi et de l'amour pour la patrie, la force de l'unité d'âme et de l'amour disposé à tous les sacrifices pour le pouvoir autocratique.

Je ne peux suivre saint Alexis dans toute sa carrière de vingt-quatre années sur le siège Métropolitain de Moscou. Et je crains de vous fatiguer. Mais voici quelque chose que je ne puis passer sans attention. Il est une entreprise de saint Alexis, qu'il n'a pas conduite à sa fin. Il est une lutte dans laquelle il n'a pas eu la victoire. Je regarde, je m'étonne, et je me réjouis, quoique je ne comprenne pas. Un thaumaturge rencontre une entreprise qu'il ne peut pas achever ! Un homme rempli de la sagesse de Dieu rencontre une difficulté dans laquelle il ne remporte pas la victoire ! C'est extraordinaire ; mais c'est ainsi. En approchant de la fin de sa carrière terrestre, saint Alexis désira se trouver un saint successeur. Les saints voient les saints : ainsi saint Alexis vit saint Serge. Il l'appela et lui proposa son siège. Mais Serge refusa, et Alexis n'insista pas.

Que peut-il y avoir de plus saint que l'entreprise du prélat Alexis ? Comment donc n'eut-elle pas de succès ? Comment l'humble Serge osa-t-il résister à un hiérarque dont il recevait toujours les paroles comme celles de Jésus Christ ? Comment le hiérarque ne se décida-t-il pas à soumettre l'Abbé par la puissance de la loi d'obéissance ecclésiastique et monastique ? Nous aurons beau multiplier les questions, ni saint Alexis, ni saint Serge ne nous répondront. Pourquoi donc cela nous a-t-il été montré ? – Pour que l'orgueil de notre esprit s'humilie jusqu'à terre devant les jugements de Dieu que les saints eux-mêmes ne pénètrent pas quelquefois, et devant les saints eux-mêmes que nous, pécheurs, nous ne savons souvent ni voir, ni comprendre ; et pour que les hommes pieux s'écrient du plus profond de leur cœur, avec le Psalmiste : *Dieu est admirable dans ses saints* (Ps 67,36).

En vérité, Dieu est admirable en toi, saint Alexis : il est admirable en ce qu'il te montra prophétiquement, dans le bienheureux Serge, son instrument élu, non seulement pour ton temps, mais encore pour les temps à venir ; il est admirable encore en ce que, ne t'ayant pas donné de successeur semblable à toi, il t'a donné, comme à quelques-uns de tes collègues, un pouvoir sans succession dans son Église. Tu te tais ; mais, mieux que ta parole, ton silence prêche la piété et défend l'Orthodoxie. Tu reposes en apparence ; mais tu agis invisiblement, par la sainte puissance qui t'a été donnée, en purifiant et en fortifiant nos prières imparfaites et impuissantes, en répandant autour de toi un parfum spirituel calmant, adoucissant, salutaire, en nourrissant ainsi le troupeau, et en paissant les brebis et les pasteurs. Grâce soient rendues à ton pastorat de ce que ces brebis, qui sont tiennes, se pressent aujourd'hui encore avec amour au tour de toi ! Grâce soient rendues à ta bénédiction de ce que, dans les premiers jours de ce carême, ton temple s'est encore rempli de fidèles comme aux fêtes les plus solennelles ! C'est un don qui vient de toi ; et c'est ma joie, c'est la commune espérance du salut, quoiqu'il nous reste encore des sujets et d'affliction et de crainte.

En me réjouissant de voir ceux qui respectent le carême, puis-je voir sans affliction ceux qui non seulement ne le respectent pas assez, mais encore semblent le railler par leur conduite. Pourquoi ont eu lieu ces réjouissances publiques déplacées hors d'un jour de fête ? Et le jour de fête, pourquoi ce temps dérobé à la dévotion, et gaspillé en frivolités ? Pourquoi cette intempérance, cette usurpation des plaisirs sur l'ouverture du carême ? Des milliers de chrétiens courent sur les traces de l'étourderie païenne, et il se trouve des gens pour raconter avec solennité et avec éloges les oeuvres de cette étourderie comme des faits dignes de mémoire. Comment cette multitude ne se rappelle-t-elle pas que plusieurs centaines de mille de Ninivites se sauvèrent, par le jeûne, d'une ruine prochaine, et que tout le premier monde, qui mangeait et buvait, qui s'adonnait au luxe et à la joie, fut englouti dans le déluge ? Pourquoi, même pendant le carême, quelques-uns ne se contentent-ils pas ; ou même n'usent-ils pas du tout des chants si doux et si émouvants de l'Église, mais vont-ils entendre un chanteur de spectacle et des chants

passionnés, ou contempler des tableaux où l'on ne tient plus, il est vrai, des discours éhontés, mais où l'on ne voit non plus rien d'édifiant pour les yeux? Quelques personnes, affligées comme moi de tout cela, disent : Pourquoi l'Autorité est-elle si indulgente pour toutes ces choses? Il me semble que j'ai à cela une réponse satisfaisante. L'Autorité, indulgente pour vous comme pour des enfants, vous permet des amusements publics afin que votre inclination ne vous entraîne pas, si vous n'en aviez pas de publics, à des amusements cachés, plus désordonnés et plus nuisibles. Mais vous, pourquoi voulez-vous rester toujours des enfants, dans votre inclination aux amusements ? N'allez pas entendre le chanteur passionné, ni voir le spectacle enchanteur; donnez-vous de meilleures occupations : les spectacles intempestifs et indignes de la sagesse chrétienne se fermeront d'eux-mêmes; les séducteurs perdront leur charme; l'Autorité, qui veille au maintien de la religion et des bonnes moeurs, sera satisfaite, et la société chrétienne prendra un aspect de moralité sévère digne des temps apostoliques. Tant que cela ne sera pas, nous ne chercherons pas du moins à nous flatter, nous ne donnerons pas des éloges à l'étourderie comme à la sagesse, nous avouerons notre imperfection, nous condamnerons notre frivolité, nous nous affligerons et nous pleurerons sur nos réjouissances qui ne sont pas exemptes de péché. Hâtons-nous de semer les larmes du repentir, pour moissonner la joie du salut. Prenons garde, en poursuivant trop vivement et trop longtemps les plaisirs frivoles, de tomber à la fin dans les pleurs tardifs et inutiles du désespoir. *Toutes les joies mondaines et sensuelles finissent dans les larmes*, dit l'expérience de Salomon (Pro 14,13). Au contraire, bienheureux ceux qui pleurent des larmes d'attendrissement spirituel, dit Jésus Christ notre Sauveur, à qui soit la gloire avec le Père et le saint Esprit dans les siècles. Amen.

SERMON POUR LA FETE DE L'INVENTION  
DES RELIQUES DU SAINT EVEQUE ALEXIS

20 mai 1855

«Toute la multitude cherchait à Le toucher, parce qu'une vertu sortait de Lui et les guérissait tous.» (Lc 6,19)

Quel heureux temps ! Quels hommes heureux ! Le Fils incarné de Dieu vit au milieu des hommes, et toute la multitude peut s'approcher de Lui, et Le toucher, et puiser la vertu guérissant tous les maux qui sort de Lui !

N'avez-vous pas l'idée de porter envie aux contemporains de la vie terrestre de notre Seigneur Jésus Christ ? - Ce serait toutefois un péché, - parce que le sentiment de l'envie est opposé à l'amour du prochain, et inutile, - parce que l'envie ne nous donne pas ce que nous envions, et ne fait que nous tourmenter; mais cela n'est pas non plus nécessaire, - parce que Dieu, tout-sage et tout-bon, ne nous a certainement pas placés dans une situation telle que nous puissions avec justice porter envie à d'autres hommes et à d'autres temps, comme si la Providence nous avait fait une injustice.

Quoi donc ? Sort-il encore aujourd'hui une vertu de notre Seigneur Jésus Christ, pour nous guérir tous ? - Cela est, sans aucun doute. Mais pourquoi n'en voyons-nous pas toujours l'effet quand nous le désirons ? - Si ce n'est pas parce que sa vertu s'est cachée ou s'est éloignée, c'est assurément parce que nous ne savons pas chercher à Le toucher.

Qu'était-ce que cette vertu qui sortait du Seigneur Jésus et les guérissait tous ? - Ce n'était pas autre chose que la vertu de sa Nature divine unie à la Nature humaine, et de son Humanité divinisée.

La vertu de la Divinité est infiniment grande, puisque tous ses attributs sont infinis, et éternellement active, puisque tous ses attributs sont éternels et impérissables. Ainsi donc, non seulement la vertu de la Divinité est sortie activement de ses trésors au temps de la création des six jours, mais elle en sort activement encore après cette création, selon ce qui a été dit par le Seigneur : *Mon Père agit jusqu'ici, et J'agis aussi* (Jn 5,17). Elle se produit dans le monde invisible, et elle agit comme lumière primitive éclairant les secondes lumières, les purs esprits, - comme source de vie vivifiant et remplissant de béatitude l'existence immortelle des esprits. Elle se produit dans le monde visible, et elle agit comme étant la lumière *qui luit dans les ténèbres* (Jn 1,5), qui *éclaire tout homme venant en ce monde* (9), comme étant la vie qui vivifie ce qui est mortel et ressuscite ce qui est mort. Le saint apôtre Paul voit et atteste que le Fils de Dieu *soutient tout par la parole de sa Vertu* (Heb 1,3), qu'en Dieu *nous avons la vie, le mouvement et l'être* (Ac 17,28), qu'il s'approche de nous d'une manière admirable *afin que du moins nous le sentions et nous le trouvions comme n'étant pas loin de chacun de nous* (Ac 17,27). Mais comme l'expérience des siècles a montré que l'esprit humain n'a pas su trouver et sentir spirituellement la Divinité s'approchant de lui, et, malgré sa destination à une communion bienheureuse avec Dieu, s'est embourbé dans les créatures, dans la corruption, dans la mort, alors, Dieu, inépuisable dans ses moyens de miséricorde, a imaginé un moyen nouveau et inusité de communiquer à l'homme sa vertu vivifiante et salutaire. Ce n'est plus seulement le rapprochement de la Divinité, vers l'homme, mais l'union de la Divinité avec l'humanité dans la personne de l'Homme-Dieu Jésus Christ, dans lequel, selon l'explication de l'Apôtre, *toute la plénitude de la Divinité réside corporellement* (Col 2,9). Son Humanité est remplie et imprégnée de la Vertu divine par l'union hypostatique ou unipersonnelle en Lui des Natures divine et humaine; mais comme l'humanité assumée par Lui et divinisée, comme humanité, est de nature identique avec tout le genre humain, - il s'ensuit qu'elle est, pour tous les hommes, une source ouverte et inépuisable de grâce divine, de vertu vivifiante, curative, salutaire.

Telle est la vertu qui sortait du Seigneur Jésus et qui les guérissait tous. Est-ce que quelqu'un demandera encore : Sort-elle de Lui encore aujourd'hui ? - Avant la question, l'Apôtre a déjà répondu à cela : *Jésus Christ était hier, et il est aujourd'hui, et Il sera le même dans les siècles* (Heb 13,8). - Il est le même encore aujourd'hui, avec la même vertu sortant de lui et guérissant tous les maux, puisque c'est la vertu divine, et. par conséquent non temporelle, non passagère, mais éternelle et agissant éternellement, et principalement sur ceux qui aspirent et cherchent à Le toucher.

Ici naît une nouvelle question, embarrassant en apparence : Comment pouvons-nous

toucher Jésus Christ, quand Il ne vit plus sur la terre comme un homme au milieu des hommes, mais que, comme Dieu, Il est assis dans les cieux, à la Droite de Dieu le Père ? Qui de nous peut atteindre à Le toucher ? - Si nous sommes attentifs, il se trouvera, à cette perplexité, une solution favorable même pour nous, dans, les événements du temps où Jésus Christ vivait visiblement au milieu des hommes.

Beaucoup pensaient alors que la vertu bienfaisante de Jésus Christ était bornée à son Corps, et que, pour en éprouver l'action bienfaisante, il fallait toucher corporellement son Corps ; et c'est pourquoi, même sans Lui demander la guérison, on se précipitait simplement pour toucher à son Corps, et, évidemment, on obtenait le succès, comme on peut le voir par les paroles du saint évangéliste Marc : *Il en guérissait beaucoup, de sorte qu'ils se précipitaient sur Lui pour le toucher* (Mc 3,10).

Ce n'est pas ainsi que pensa la femme affligée d'une perte de sang. Elle supposa que la vertu de Jésus Christ ne se bornait pas à son Corps, mais s'étendait plus loin, que ses vêtements mêmes en étaient imprégnés, que toucher à ses vêtements c'était toucher à Lui-même et à sa Vertu curative, et que par conséquent, au moyen d'un attouchement à ses vêtements, on pouvait recevoir la guérison. Et l'expérience justifia cette opinion. *Elle toucha soit vêtement*, - et soudain l'écoulement de sang s'arrêta en elle, et elle sentit en son corps qu'elle était guérie de ce mal. (Mc 5,27-29).

Autrement encore pensèrent les dix lépreux. Toucher à Jésus Christ, ou seulement à son vêtement, cela ne leur était pas permis, à cause de la loi sévère qui éloignait les lépreux, comme impurs, de toute communication avec les purs. Qu'avaient-ils donc à faire ? Il était désirable d'être guéri, mais il n'était pas permis de toucher au Médecin. La nécessité les obligea de s'élever au-dessus de la forme sensible des idées. Ils pensèrent judicieusement que la vertu qui était en Jésus Christ n'était pas corporelle, mais spirituelle, divine, et que par conséquent on pouvait y toucher non seulement par le corps, mais encore, indépendamment du corps, par l'esprit, par la pensée, par le désir, par la parole de la prière. Ainsi donc, *ils s'arrêtèrent au loin, et ils élevèrent la voix, disant : Jésus notre Maître, aie pitié de nous* (Lc 17,12-13).

Et que par là ils aient touché au Christ spirituellement, et qu'ils aient attiré à eux sa Vertu curative, c'est ce que l'expérience démontra de même que sur la femme affligée d'une perte de sang. Et il arriva, pendant qu'ils allaient qu'ils furent purifiés (14).

Par ces exemples se découvrent à nous trois aspects de l'attouchement salutaire à Jésus Christ - L'attouchement corporel immédiat, l'attouchement par quelque objet intermédiaire ou signe visible, et l'attouchement spirituel.

Maintenant, que l'on demande : Peut-on toucher à Jésus Christ à présent qu'Il est monté au ciel ? - J'espère que la réponse sera intelligible et convaincante : On peut toucher à Jésus Christ spirituellement, non par la main ou par les lèvres, mais par l'esprit, par la pensée, par le désir, par la prière, par la foi, par la contemplation de l'esprit, par l'amour du coeur, parce que l'esprit et ses mouvements ne sont pas restreints par l'espace et par le temps comme le corps et ses mouvements. Que si même l'esprit revêtu de la chair a besoin d'un objet intermédiaire ou d'un signe visible pour le rapprochement et l'attouchement à Jésus Christ, Lui qui a répandu sa Vertu bienfaisante même dans ses vêtements matériels, ne l'a-t-il pas mieux encore répandue dans les âmes de ses saints qui, baptisés en Jésus Christ, ont été revêtus de Jésus Christ, et, dans la mesure de leur foi et de leur pureté, sont dévêtus eux-mêmes les vêtements et les réceptacles de la vertu de sa grâce ? Et, de leurs âmes saintes, ne s'est-elle pas répandue aussi sur leurs vêtements non faits de main d'homme, - sur leurs corps saints et leurs reliques incorruptibles; ne s'est-elle pas montrée et ne se montre-t-elle pas même par les saintes icônes ? La vertu de Jésus Christ ne se répand-elle pas par ces intermédiaires et ces symboles pour guérir tous les maux ? Les croyants n'éprouvent-ils pas souvent cela, quoique tous ne sachent pas le voir et le comprendre ? Désirez-vous encore davantage, - désirez-vous toucher Jésus Christ corporellement, immédiatement ? Que dire à cela ? - Il faut dire qu'il vous a donné plus que vous ne pouviez désirer et vous représenter comme possible. Il a dit : *Prenez, mangez, ceci est mon Corps; buvez, ceci est mon Sang*; et, par la bouche du serviteur du mystère, il le dit encore aujourd'hui : et Il nous offre, à nous croyants, toujours et en tout lieu, son Corps vivifiant et soit Sang vivifiant, non pour les toucher seulement, mais encore pour les savourer, afin qu'après les avoir savourés avec foi, nous puissions crier vers Lui, de la profondeur de notre sentiment intérieur, avec saint Basile le Grand *Nous sommes remplis de ta vie infinie* : Que te faut-il donc encore, chrétien de l'Église universelle ? Peux-tu porter envie au Juif qui, après avoir entendu parler de Jésus, s'élançant de Jérusalem, ou de quelque endroit, vers la Galilée, *cherchait à Le toucher parce qu'une vertu sortait de Lui et les guérissait tous* ?

Te plaindras-tu de ce que, quoique tu cherches à le toucher par les moyens mêmes que j'ai indiqués, tu ne ressens cependant pas l'attouchement vivifiant et tu n'obtiens pas la guérison de tes passions, de tes afflictions et de tes infirmités ?

Examinons cette plainte également sur la base des expériences qui se présentent dans les récits évangéliques.

Nous ne voyons pas dans l'Évangile que le Christ Sauveur ait refusé à quelqu'un l'attouchement vivifiant à sa Vertu : En effet, même ce qu'il dit à la femme chananéenne : *Laisse d'abord se rassasier les enfants* (Mc 7,27), ne fut pas un refus décisif de la guérison de sa fille, mais ce fut seulement une condamnation du paganisme et l'appel d'une païenne à la foi pure en l'unique du vrai Dieu. Au contraire, l'Évangile dit qu'une vertu sortait sans cesse, comme d'elle-même, du Seigneur Jésus, et se répandait partout et sur tout, comme la vertu de la lumière sort du soleil. *Une vertu sortait de Lui et les guérissait tous*. Et il témoigne Lui-même de Lui-même qu'une vertu était sortie de Lui comme spontanément, au gré de ceux qui cherchaient à Le toucher, sans la demande préalable de son consentement : Quelqu'un M'a touché car J'ai senti qu'une vertu est sortie de Moi. (Luc 8,46). Et ne convenait-il pas que cela fut ainsi ? Si du soleil visible sort, incessamment et se répand sur tout la vertu vivifiante de la lumière, ne doit-elle pas être plus puissante et plus incessamment active, et reconnaître encore moins de limites, la vertu du divin Soleil de la vérité ?

Ainsi donc, si tu te plains que, malgré l'emploi des moyens connus de rapprochement et d'attouchement à Jésus Christ, tu ne sentes pas l'action vivifiante et curative de sa Vertu, comprends que ta plainte ne doit retomber sur personne autre que sur toi-même. De même que personne ne peut se plaindre avec justice que le soleil ne lui donne pas sa lumière et sa vertu bienfaisantes, ainsi personne ne peut se plaindre avec justice que Jésus Christ ne lui donne pas la lumière et la vertu de sa grâce; avec cette différence que les nuages et la nuit peuvent être des obstacles à la lumière et à la vertu du soleil, tandis qu'aucune force ténébreuse et contraire ne peut mettre obstacle à la lumière et à la vertu de Jésus Christ. Si tu ne vois pas la lumière réjouissante de Jésus Christ, c'est assurément parce que tu ne sais pas ou que tu ne veux pas ouvrir ton oeil spirituel. Si tu ne sens pas la vertu bienfaisante de Jésus Christ, c'est assurément parce que ton sens intérieur, n'est pas éveillé, ou qu'il est engourdi par les impressions des sens extérieurs, à cause de ton inattention et de ta négligence qui te dominent; ou peut-être la vertu bienfaisante modère-t-elle avec prévoyance son influence manifeste, afin de ne pas briser ton vase fragile, parce que tu n'es pas encore assez fort, mais que tu ne fais que de commencer à te fortifier par son action mystérieuse elle-même. Si ton esprit ne trouve pas la force de s'élever vers ce qui est céleste, et de toucher d'une manière vivifiante à Jésus Christ par la foi, n'est-ce pas parce qu'il est retenu par les attachements terrestres, auxquels tu as permis de prendre trop de force ? Si les moyens qui te sont donnés pour t'approcher de Jésus Christ et pour entrer en communication avec Lui ne produisent pas sur toi l'effet désiré, n'est-ce pas parce que tu les emploies mal ou négligemment? n'est-ce pas parce que tes pensées sont distraites, tes désirs inconstants, ta prière nonchalante, ta foi morte par l'absence de bonnes oeuvres, ton amour pour Dieu étouffé par l'amour pour les créatures ?

*Mes frères saints, je vous appelle de l'appel apostolique, vous qui êtes participants de la vocation céleste, comprenez l'envoyé et le pontife de notre confession, Jésus Christ* (Hébr 3,1). Comprenez qu'en Lui est notre vie, en lui notre lumière et notre force, en lui remède guérissant toutes les maladies de l'âme et du corps, en lui notre bonheur présent et notre félicité future; que hors de Lui et dans l'éloignement de lui, il n'y a que des fantômes passagers de bien et de bonheur, et à leur suite le mal, et la corruption, et la mort. Et par conséquent, ne soyons pas moins attentifs à notre propre bonheur que cette multitude juive qui, oubliant maison et affaires, accourait vers Lui de tous côtés et en foule, pour entendre son enseignement et pour recevoir de Lui la guérison, et, avec des efforts indomptables, cherchait à Le toucher. Courons et approchons-nous vers le Seigneur Jésus dans son saint temple, et dans notre coeur, qui doit aussi être son temple. Recueillons près de Lui nos pensées en les arrachant aux distractions du monde. Élançons vers Lui nos désirs loin de la passion pour les créatures. Adonnons-nous à la prière, afin qu'elle puisse enfin se changer en un entretien incessant de notre coeur avec Dieu. Par la foi active, puissions-nous acquérir la foi contemplative ! Non seulement ne nous permettons pas d'aimer la frivolité, mais imposons des bornes à l'amour terrestre, même naturel et légitime, et élevons au-dessus de lui l'amour de Dieu. Et, selon la mesure de sa fidélité et de ses efforts zélés, et par le don même de Jésus Christ notre Dieu, que chacun soit trouvé digne, non seulement de l'attouchement vrai, vivant et vivifiant, mais encore de *l'habitation de la vertu* (2 Co 12,9) bienfaisante qui sort de Lui et guérit tous les maux. Amen.

DEUXIEME SERMON POUR LE JOUR  
DE LA COMMÉMORATION DU SAINT ÉVÊQUE ALEXIS

1855

«Bienheureux ceux qui pleurent maintenant.» (Luc 6,21)

Ce mot n'est-il pas bien triste ! Et auriez-vous désiré l'entendre aujourd'hui, quand nous célébrons avec joie la mémoire du bienheureux héros le saint évêque Alexis ? - Mais je ne suis pas coupable de l'avoir prononcé. Les rites de l'Église ont ordonné de le proclamer nommément aujourd'hui dans la lecture de l'Évangile, et, de cette manière, ils l'ont proposé à notre pieuse attention, à notre méditation, à notre édification. Les sages ordonnateurs des rites de l'Église, en rapprochant ce mot de la commémoration de saint Alexis, nous donnent à comprendre par là que lui non plus n'a pas atteint sans larmes à la félicité.

Ainsi donc, il faut penser à la joie de larmes qui conduit à la félicité.

Il n'est difficile à comprendre pour personne que ce ne sont pas toutes les sortes de larmes qui peuvent être une source de félicité. Les enfants pleurent souvent pour de légères sensations désagréables, pour des privations de peu d'importance, pour un refus à leurs désirs déraisonnables ; il n'est pas rare que d'autres que des enfants pleurent aussi pour des causes qui ne sont guère plus sérieuses; mais personne encore n'a trouvé la félicité dans de pareilles larmes, quoique quelquefois même quelques-uns y trouvent du plaisir.

Comment donc déterminer quels sont ceux qui pleurent qui se trouvent sur le chemin de la félicité ? Le Christ Sauveur proclame bienheureux ceux qui sont pauvres, non pas simplement, mais pauvres en esprit. Et quand, selon le répit de, saint Luc, il dit *bienheureux vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés* (6,21), il ne proclame pas bienheureux ceux qui ont faim de pain, parce que ce n'est pas une félicité que d'être rassasié de pain; mais, comme le dit plus pleinement et plus clairement saint Matthieu : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice* (5,6). C'est conformément à cela qu'il faut raisonner aussi de ceux qui pleurent. Bienheureux ceux qui pleurent en esprit et par une impulsion spirituelle, ceux qui pleurent sur la justice et la vertu qu'ils n'ont pas, qui déplorent les iniquités et les péchés dont ils sont chargés, qui pleurent par affliction d'esprit de ce qu'ils ont irrité et irritent souvent Dieu, et ensuite par amour d'esprit de ce que, malgré tout leur désir, ils voient qu'ils ne correspondent pas assez à l'Amour et à la Miséricorde de Dieu.

Par là, on peut comprendre aussi pourquoi celui qui désire atteindre à la félicité ne doit pas éviter la voie des larmes. Le premier homme, créé innocent, était heureux sans larmes dans le paradis, et il marchait par une voie de joie vers la félicité plus haute du ciel. Mais quand, séduit par l'esprit du mal, l'homme glissa et tomba dans le péché, le chemin de joie du paradis disparut pour lui, et Dieu Lui-même, comme un juste juge et en même temps un médecin plein d'humanité, le mit sur la voie des larmes quand il dit à Adam en lui montrant la terre maudite dans ses oeuvres : *Tu la mangeras dans la tristesse tous les jours de ta vie* (Gen 3,17); quand il dit à Ève : *Multipliant je multiplierai tes tristesses et tes gémissements.* (16).

Que Dieu Se soit conduit en cela comme un juste juge, cela se comprend de soi-même; mais qu'il se soit aussi conduit en cela comme un médecin plein d'humanité, ceci exige une explication.

Le Christ Sauveur a dit : *Le royaume de Dieu est au dedans de vous* (Lc 17,21). Il est en nous, non pas assurément, dans sa plénitude, comme il est dans le ciel, mais du moins dans ses prémices, quand la grâce de Dieu vit en nous, quand, Jésus Christ habite par *la foi dans les coeurs* (Eph 3,17). Par opposition directe à cela, on peut dire avec justice que le royaume du démon, ou autrement l'enfer, et le feu lui-même de la géhenne, non dans sa plénitude, mais dans ses prémices, est au dedans de l'homme, quand le péché vit en lui. Ce feu caché se montre dans ses effets, il allume incessamment dans l'âme du pécheur les désirs de nouveaux péchés, et *il brille la conscience* (1 Tim 4,2) par un remords latent, mais toujours douloureux, s'allumant, dans des circonstances particulières, en flammes de désespoir. C'est pourquoi, de même que pour l'extinction d'un incendie il faut de l'eau, ainsi, pour l'extinction du feu non naturel du péché dans l'âme, il faut les larmes du repentir. Comme, pour la guérison d'un désordre dans la santé, produit par la somptuosité et l'intempérance dans le manger et le boire, on emploie des remèdes amers, ainsi, pour la guérison de l'âme infectée par les impressions des jouissances coupables, il faut les douleurs du repentir et les larmes amères.



Du reste, les efforts et les moyens humains seuls sont insuffisants pour guérir l'âme de l'homme infectée du péché, et pour éteindre le feu du péché. Et c'est pourquoi la Sagesse et la Miséricorde du Médecin céleste ont inventé pour cela un remède propre, facile et parfait, l'eau bienfaisante, bénie par l'Esprit, du saint baptême. Mais comme, même après la renaissance par le baptême à une vie nouvelle et pure, nous retombons plus ou moins dans la vie de péché du vieil Adam, nous avons indispensablement besoin, même après le baptême, du remède des larmes de repentir, - et à d'autant plus fortes doses que plus grave est la maladie après la guérison, la rechute après la réhabilitation, après la grâce, le péché et le mal.

Ceux qui vivent dans le monde occupés des choses du monde, liés par les usages du monde, peuvent soupçonner le chemin de larmes indiqué par l'Évangile d'être un sentier particulier qui n'est point fait pour eux, ou, s'il leur faut, à eux aussi, l'effleurer, qu'il est difficile et inévitable d'accorder cela avec la direction ordinaire de leur vie. Cette perplexité peut être résolue par un exemple. David était roi. Qui ne sait que la vie d'un roi est plus chargée d'affaires pleines de difficultés, plus remplie d'occupations diverses que la vie d'un homme privé ? Mais écoutez ce que dit de sa vie le roi David : *Je baignerai chaque nuit ma couche, et j'arroserai mon lit de mes larmes* (Ps 6,7). *Mes larmes ont été ma nourriture le jour et la nuit* (Ps 41,4). Vous voyez qu'un roi lui-même n'a pas été exempté de la voie de larmes pour aller à la félicité, et n'a pas trouvé difficile ou peu convenable de réunir une brillante vie royale avec la vie d'un humble pénitent. Régnant sur les hommes, le juste David ne s'est pas moins humilié devant Dieu que les humbles de la terre. Le jour, les Israélites le voyaient dans les occupations royales et la gloire royale; mais la nuit, les hommes ne le voyaient pas, et Dieu seul le voyait baignant sa couche de ses larmes, - c'est-à-dire lavant, son âme de la poussière de la frivolité ou de l'impureté qui était tombée sur elle dans l'agitation du jour.

Il y avait des jours où il partageait sa table somptueuse avec ses familiers et les grands; puis il y avait des jours et des nuits où les larmes de repentir, de componction, d'amour pour Dieu, de zèle pour la gloire de Dieu, étaient la nourriture de son âme. Du reste, il n'y a pas de doute que, semant dans les larmes de la contrition, *il ne moissonnât dans la joie* (Ps 125,5) une douce consolation.

Ainsi, ne dis pas que la voie des larmes n'est pas ta voie: c'est la voie directe pour tout pécheur, et par conséquent pour tout homme sur la terre : *car tous ont péché* (Rom 3,23). Ne dis pas qu'il t'est difficile de mener une vie repentante dans ton genre de vie habituel et inévitable : cette difficulté n'est pas dans l'essence des choses, mais dans ton inattention, dans ton manque d'efforts pour placer l'affaire spirituelle au-dessus des affaires du monde et de la chair.

De l'exemple du juste David on peut encore tirer une conclusion qu'a tirée avant nous de l'exemple des saints en général le bienheureux Isaac le Syrien. *Si les saints pleuraient, et si leurs yeux étaient toujours remplis de larmes jusqu'à ce qu'ils quittassent cette vie, qui n'a pas à pleurer ? Si ceux qui ont été parfaits et qui ont remporté la victoire ont pleuré ici, comment celui qui est couvert de blessures pourra-t-il retenir ses pleurs* (Serm. 21) ?

Quelqu'un demandera-t-il : Comment apprendre les pleurs utiles à l'âme ? - Celui-là, le même bienheureux Isaac le prévient par sa réponse : *Celui qui a un mort aimé gisant devant lui, celui qui se voit lui-même mort par ses péchés, a-t-il besoin qu'on lui enseigne dans quelle pensée il doit faire usage de ses larmes ? Ton âme est morte par le péché et gît devant toi, elle qui l'est plus chère que tout au monde; ne réclame-t-elle donc pas les pleurs ?*

Le monde n'aime pas à pleurer quand la passion ou le malheur ne lui arrachent pas des larmes. Il aime la joie ou le rire. Il se hâte d'un pied bondissant d'atteindre une joie éphémère. Il aspire, ce semble, maintenant à un tel perfectionnement de frivolité qu'il ne veut plus rien faire que s'amuser. On s'occupe tant de plaisirs, on en parle tant, on en écrit et on en imprime tant, qu'il est incompréhensible que les hommes ne se fatiguent pas de plaisirs portés jusqu'à la satiété et l'épuisement.

Savez-vous, songez-vous où conduit ce chemin, à quelles conséquences mène cette passion de plaisirs, de luxe, de jouissances sensuelles incessantes, qui absorbe tout ? - L'arrêt est déjà prononcé, et il est prononcé par un juge dont les sentences sont immuables, parce qu'il est infiniment juste et éternel : *Malheur à vous qui riez maintenant, car vous gémirez et vous pleurerez* (Lc 6,25) ! Ce maintenant, que vous remplissez avec tant d'efforts d'enchantements et de chimères, passera bientôt; les enchantements et les chimères s'évanouiront, et vous pleurerez sur la ruine de votre prospérité extérieure, sur la ruine de votre santé, sur la ruine des forces de votre âme, et, ce qui est déplorable par-dessus tout, vous gémirez enfin de ce que vous n'avez pas pleuré, des larmes passagères de repentir et de componction qui vous auraient apporté une consolation éternelle, et de ce que, par des joies et des rires passagers, vous vous serez acheté

des larmes éternelles, brûlantes.

A l'heure de la solitude et du silence, rappelez-vous quelquefois et recevez dans votre cœur l'enseignement du bienheureux Macaire l'Égyptien. *Mes frères, disait-il, pleurons pendant que nous ne sommes pas arrivés là où les larmes nous brûleront. Amen.*



SERMON POUR LE JOUR DE LA COMMÉMORATION DE SAINT ALEXIS

12 février 1849

«Il est maintenant l'heure de nous réveiller de notre sommeil.» (Rom 13,11)

Est-ce donc que nous dormons ? pouvez-vous dire pleins de courroux et m'accusant de sottise pour les paroles que je viens de vous adresser sans m'excepter du reste moi-même. Et moi aussi, je voudrais bien être persuadé, et pour vous et pour moi, que nous ne dormons pas, mais que nous sommes bien éveillés; mais à cette conviction s'oppose un fait semblable à celui que je rencontre dans l'Évangile. Lorsque, à la suite des jugements contradictoires sur le miracle de la guérison de l'aveugle-né, le Seigneur dit : *Je suis venu en ce monde pour le jugement, afin que ceux qui ne voient point, voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles* (Jn 9,39), alors les pharisiens lui répliquèrent avec conviction : *Est-ce que, nous aussi, nous sommes aveugles* (40) ? Mais ils ne gagnèrent rien par là, puisque le Seigneur leur dit : *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché; mais maintenant vous dites que vous voyez, et votre péché demeure* (41). Ainsi donc, peut-être que, nous aussi, nous vivons comme des gens qui dorment et qui rêvent dans des songes, tandis que nous croyons avec la plus grande conviction que nous sommes bien éveillés; mais le fait n'en vaut pas mieux, tandis que notre culpabilité en est plus grande.

Toi qui fus autrefois un gardien infatigable de la maison de Dieu sur la terre de ceux qui veillent et qui dorment, et qui, aujourd'hui, es notre intercesseur encore plus parfaitement infatigable là où il n'y a aucun sommeil quoiqu'il y ait un repos éternel, - saint Alexis ! par le signe bienheureux de ta main et par ta bénédiction, réveille d'abord ma pensée et ma parole assoupies, et ensuite l'attention des assistants, afin que nous puissions comprendre et recevoir dans nos coeurs et pour l'accomplir la parole d'appel de l'Apôtre : *Il est maintenant l'heure de nous réveiller de notre sommeil,*

Le saint apôtre Paul adresse une épître instructive aux chrétiens de Rome, dont la foi, selon son propre témoignage, *est proclamée dans le monde entier*, (Rom 1,8); il dévoile les absurdités du paganisme, l'insuffisance du judaïsme, la corruption par le péché et l'état de perdition de toute l'humanité; il proclame le salut unique dans la foi en Jésus Christ; il découvre le mystère du retour futur vers lui des Juifs incrédules; enfin il donne des instructions pour la vie chrétienne, et, entre autres choses, il s'écrie : *Il est maintenant l'heure de nous réveiller de notre sommeil.*

Évidemment l'Apôtre ne craint pas que les chrétiens de Rome s'offensent et lui répliquent. Est-ce donc en dormant que nous avons atteint à ce point que notre foi est proclamée dans le monde entier ? Est-ce donc à des hommes endormis que tu as proposé un enseignement sublime et mystérieux, qu'à la fin tu penses nous éveiller du sommeil ? Il est évident qu'il ne doute pas de leur disposition à convenir que, même avec l'éveil de l'esprit à la connaissance, le coeur peut quelquefois n'être pas encore éveillé au bien, et que des hommes pleins d'ardeur, en apparence, dans la foi, peuvent se montrer sommeillants dans la vie.

Pensez-vous que vous valiez mieux que les chrétiens romains du temps apostolique ? J'espère que personne ne sera aussi présomptueux, et qu'au contraire vous êtes prêts à vous reconnaître éloignés d'avoir atteint à la perfection des chrétiens du temps apostolique. Soyez donc disposés, vous aussi, à vous éprouver vous-mêmes, et, si la conscience l'exige, à avouer que, peut-être, votre coeur non plus n'est pas éveillé au bien, et que peut-être votre esprit même n'est pas assez éveillé pour la vérité; que, peut-être, vous sommeillez, vous aussi, dans la vie spirituelle et morale, que peut-être même vous n'êtes pas vigilants dans la foi, et que par conséquent vous ne devez pas vous offenser, mais être reconnaissants lorsque quelqu'un qui désire votre bien vous rappelle qu'il est maintenant l'heure de nous réveiller de notre sommeil.

Qu'est-ce que le sommeil ? Qu'est-ce que la veille ? La veille est la vie lucide, avec la conscience de soi-même. Le sommeil est la vie obscurcie, sans la conscience de soi-même. Ou autrement : puisque l'homme, par sa nature, vit de la vie du corps, matérielle et végétative, et de la vie de l'âme, immatérielle et intellectuelle, quand la vie de l'âme s'élève au-dessus de la vie du corps et se manifeste dans l'activité spontanée, dans la sensation, la connaissance, le désir, l'action, - c'est la veille; mais quand la vie de l'âme est immergée dans la vie du corps, est enfermée dans l'activité enchaînée, non spontanée, des membres, et se fait jour à peine par des perceptions fantastiques, - c'est le sommeil et le rêve. Mais le chrétien a encore, selon la grâce, une vie plus élevée, spirituelle, selon la parole du Seigneur : *Si quelqu'un ne naît de l'eau et de l'Esprit, il ne*

*peut entrer dans le royaume de Dieu* (Jn 3,5). Si, pour devenir capable du royaume de Dieu, ou, ce qui est la même chose, pour devenir chrétien, il faut naître de l'Esprit, sans aucun doute, il faut aussi vivre de la vie de l'esprit, plus élevée que la vie dont vit l'homme naturel ou, selon l'expression de l'Apôtre, l'homme *animal* (1 Cor 11,14). La vie spirituelle, ayant pour source l'Esprit de Dieu, a donc Dieu et sa grâce pour lumière, pour force, pour aliment, pour principe d'activité et pour but d'aspiration. Si cette vie spirituelle domine et commande la vie animale et sensitive, c'est l'état de veille spirituelle. Mais si la vie spirituelle est immergée dans la vie animale et sensitive, et dominée ou absorbée par elle, c'est l'état d'assoupissement ou de sommeil spirituel. Quand ton esprit regarde vers Dieu par la foi, par la prière, par la pensée de Dieu, il veille; mais s'il cesse de penser à Dieu, tu commences à sommeiller; et si tu as oublié Dieu, tu t'es endormi. Si l'amour de Dieu t'anime, tu veilles de la veille de ceux qui sont infatigables; mais si ce n'est pas l'amour de Dieu qui t'anime, mais l'amour des créatures, la séduction de leur éclat frivole, le désir de les posséder et d'en jouir, tu rêves dans le sommeil. Si tu penses à vivre, non de pain, seulement, *mais de toute parole sortant de la bouche de Dieu* (Mt 4,4); si, à l'exemple de Jésus Christ, tu trouves une nourriture pour toi dans l'accomplissement de la Volonté de Dieu, c'est aussi un signe que tu ne dors pas, mais que tu veilles, parce que ce n'est pas dans le sommeil que l'on prend une vraie nourriture; mais si tu n'as pas faim de la parole de Dieu, si tu n'as pas soif de la vérité divine et de l'enseignement spirituel; si tu ne sens pas une saveur et une jouissance dans l'accomplissement de la Volonté de Dieu, c'est l'insensibilité et le sommeil de l'esprit; et si, comme cela arrive en même temps, tu es affamé de plaisirs sensuels, altéré de distractions et de divertissements; si tu penses avoir le goût du bon quand tu choisis une nourriture délicate et une boisson agréable, et le goût du beau quand tu es ému par des sons passionnés, charmé par un spectacle habilement composé ou divertissant, crois bien que ce sont là plutôt les visions d'un homme qui rêve que les sensations d'un homme éveillé : tu le reconnaîtras quand ton esprit s'éveillera au jour de la grâce ou au jour du jugement. Si la pensée de Dieu te porte à la pratique du bien, et si, réciproquement, la pratique du bien t'attire vers Dieu pour lui offrir en sacrifice tes bonnes oeuvres, pour le remercier de son secours dans tes bonnes actions, il est évident que tu marches devant Dieu et que, par conséquent, tu es éveillé; mais si le ressort moteur et le but de ton activité, c'est la satisfaction de toi-même, la satisfaction des hommes, l'ambition, l'amour des richesses, quels que soient tes progrès et tes succès, viendra à la fin le temps où tu porteras les yeux en arrière sur ton activité prétendue infatigable, et où reconnaîtras l'accomplissement sur toi de la parole du Prophète : *Ils ont dormi leur sommeil, et ces vaillants n'ont trouvé nulles richesses dans leurs mains* (Ps 75,6).

Il n'est pas louable de dormir quand on peut veiller, mais il est honteux et dangereux de dormir sans interruption. Il ne dépend pas toujours de nous de nous réveiller du sommeil corporel; mais il dépend toujours de nous de nous réveiller du sommeil de l'âme, parce qu'une voix forte qui nous appelle retentit sans cesse pour nous dans notre conscience, dans la parole de Dieu, dans les oeuvres de la Providence, - voix qu'il n'est impossible d'entendre ni à ceux qui sommeillent ni à ceux qui dorment s'ils ne ferment pas à dessein leurs oreilles.

Le Seigneur dit dans la parabole : *Pendant que l'homme dormait, l'ennemi vint et sema de l'ivraie parmi le froment* (Mt 13,25). C'est-à-dire, pendant le sommeil, la nonchalance et l'insouciance, le démon vient et sème dans notre vie de mauvaises pensées, des désirs vicieux, des oeuvres d'iniquité. Vous voyez combien est dangereux le sommeil moral.

Dans une autre parabole, le Seigneur nous dit : *Vous êtes semblables à des serviteurs qui attendent leur maître*; et Il ajoute : *Bienheureux sont ces serviteurs que le maître trouvera veillant quand il viendra* (Lc 12,36-57). C'est pourquoi il fait encore cette recommandation : *Veillez donc car vous ne savez pas quand viendra le maître de la maison, - de peur que, venant soudain, il ne vous trouve endormis* (Mc 13,35-56), et que vous ne soyez pas bienheureux. Enfin, il affirme que cette précaution est nécessaire pour tous sans exception : *Je le dis à tous : veillez* (37).

L'Apôtre indique encore un temps et une heure, qu'il suppose nous être connus, pour lesquels il semble se hâter de nous éveiller, nous qui dormons ou sommeillons moralement : Connaissant le temps où il est bien l'heure de sortir de notre sommeil. Quelle est cette heure ? Il l'explique quelque peu : *Car le salut est plus près de nous aujourd'hui que lorsque nous avons commencé à croire*. Mais qu'est-ce que cet aujourd'hui ? Peut-être cela signifie-t-il que le salut est plus près de nous aujourd'hui, - au temps du Nouveau Testament, quand nous avons vu Jésus Christ déjà venu, et que nous avons reconnu et reçu ses mystères, qu'au temps de l'Ancien Testament, quand on croyait au Christ encore attendu. Ou bien : aujourd'hui que nous demeurons depuis un temps suffisant dans l'Église de Jésus Christ, et que nous avons pu acquérir assez de moyens pour notre confirmation dans la vie spirituelle, le salut est plus près de nous que lorsque

nous ne faisons que de nous approcher de la foi de Jésus Christ. Mais, quoi qu'il en soit, ce qui est digne de notre attention profonde, c'est que l'enseignement de l'Apôtre exige que nous nous réveillions de notre sommeil moral aujourd'hui, et non demain, à l'heure présente, et non aux heures à venir. Qui de nous veut périr ? Chacun pense plus ou moins à se sauver; mais le malheur est que beaucoup ne veulent pas *le salut qui est près* (Rom 13,11), mais pensent ou rêvent à profiter d'un salut éloigné. Ils arrangent leur salut comme le riche dont il est fait mention dans l'Évangile arrangeait sa vie luxueuse et joyeuse, pour des années nombreuses; mais cet aujourd'hui qu'ils oublient engloutit ces années nombreuses, quelquefois même avant qu'elles ne soient nées : *Celle nuit, on te redemandra ton âme* (Luc 12,20).

Ainsi donc, mes frères, il nous faut écouter l'avertissement de l'Apôtre; il nous faut nous réveiller de la vie de songe sensuelle, mondaine, coupable, à la véritable vie spirituelle, conforme aux commandements de Dieu, à l'enseignement et à l'exemple du Seigneur Jésus, dans le moindre délai possible, aujourd'hui, à l'heure présente, *pendant que dure le jour qui s'appelle aujourd'hui* (Héb 3,13), parce qu'à l'heure à venir, au jour de demain, peut-être que *déjà nous nous endormirons dans la mort* (Ps 12,4), et qu'il sera tard de nous réveiller, ou que peut-être même viendra nous réveiller, non plus la voix de la grâce pour le salut, mais la voix de l'archange et de la trompette de Dieu, pour le jugement et la condamnation.

Éveillons-nous d'aussi bonne heure que possible, afin de ne pas nous attarder sans retour. *Quittons les oeuvres des ténèbres, et revêtons-nous des armes de lumière. Revêtez-vous de notre Seigneur Jésus Christ* (Rom 13,12-14). Amen.

SERMON POUR LA FÊTE DE SAINT ALEXIS LE MÉTROPOLITE ET POUR  
LE DIMANCHE QUI PRÉCÈDE LE GRAND CARÊME (DIMANCHE DE LA  
QUINQUAGÈSIME)

Prononcé dans la cathédrale du monastère des Miracles, le 12 février 1822.

«Mes brebis entendent ma voix, et je les connais; elles m e suivent, et je leur donnerai la vie éternelle.» (Jn 10,27-28)

Dans ces paroles, Jésus Christ, le vrai Pasteur et Gardien des âmes, et le modèle de tous les pasteurs spirituels, en se peignant lui-même avec ses brebis , nous enseigne à tous quel doit être le pasteur pour ses brebis, et dans quelle union doivent être les brebis avec leur pasteur: Mes brebis entendent ma voix, et je les connais; elles m e suivent, et je leur donnerai la vie éternelle.

Qu'il est doux de considérer maintenant,– et un Pasteur selon ce modèle, et des brebis dans cette union avec leur Pasteur! Le Pasteur à l'image de Jésus Christ, saint Alexis, assurément, connaissait et connaît les brebis de ce troupeau spirituel, et ses nécessités spirituelles, et la fidélité de son obéissance, puisqu'il a confié et confie encore aujourd'hui à sa garde ce dépôt inestimable, – ses saintes reliques. Sans doute il nous a souhaité et nous souhaite la vie éternelle, puisqu'il nous a ouvert et ne cesse de nous ouvrir, dans son cercueil même, une source de remèdes bienfaisants et l'espérance de la vie éternelle. Voici que les brebis nouvelles elles-mêmes de son ancien troupeau, depuis combien de temps déjà qu'il garde le silence, entendent encore sa voix; quoiqu'ici – il repose sur sa couche, et qu'il vive là-haut, bien loin, dans les cieux, elles viennent encore baiser ses traces. Oh ! si toutes les brebis de ce grand troupeau étaient, pour leur Pasteur, ce que sont celles qui se trouvent réunies en ce moment dans cette enceinte sacrée !Oh !si les brebis ici présentes étaient toute leur vie ce qu'elles sont à cette heure solennelle , d'abord pour le Chef des pasteurs, Jésus Christ, et, après lui, pour tout pasteur placé par lui !

On répondra peut-être à cela : *Médecin, guéris-toi toi-même* (Luc4,23) ! J'accepte le conseil : j'avoue mon infirmité; je désire la guérison; je cherche un remède dans le dépôt médicinal de la parole du Christ, et, comme il est connu que ceux-là même qui sont placés pour traiter les autres, ne peuvent pas se traiter eux-mêmes, je choisis pour médecin le bienheureux Alexis, afin de pouvoir par sa main, c'est-à-dire par le moyen de son intercession et de son exemple, puiser dans la parole de Jésus Christ l'esprit et la force d'un Pasteur.

*Je les connais*, dit Jésus Christ de ses brebis. Ainsi, le propre du vrai Pasteur est de connaître ses brebis; ou bien, si la connaissance parfaite n'appartient qu'à celui qui sonde les cœurs, à Jésus (qui est par cela même *l'unique Pasteur* (Jn10,16) au pastorat duquel ne font que participer tous les pasteurs), du moins le Pasteur véritable, à l'image de Jésus Christ, doit-il faire tous les efforts en son pouvoir pour connaître ses brebis et leur situation intérieure. Indubitablement, cela est indispensable. Si le Pasteur ne connaît pas ses brebis, il pourra se mettre à en poursuivre d'étrangères, – peine perdue, et il abandonnera les siennes, – perdition ! S'il ignore la situation particulière de quelques-unes d'entre elles, il peut se faire qu'aux nouvelles, au lieu *du lait spirituel et pur qui les aurait fait croître pour le salut* (I Pi 2,2), il donne une *nourriture solide* (Héb 5,14), tandis qu'il voudra nourrir de lait les plus fortes, qu'il éloignera de l'eau celles qui auront soif, qu'il étendra sa houlette sur les malades, qu'il ne donnera pas de repos à celles qui porteront dans leurs flancs. La parabole est claire, ce semble, et la vérité évidente : il n'est pas nécessaire de s'expliquer davantage pour ceux qui doivent comprendre toutes les paraboles.

Pasteur Alexis ! Comment tu connaissais les brebis qui t'avaient été données,et même comment tu reconnaissais du plus loin celles qui t'étaient destinées par le Chef des pasteurs, c'est ce qui a paru d'une manière merveilleuse dans la guérison que tu as opérée d'une reine infidèle. En entreprenant, dans ce but, un voyage dans un pays plongé dans les ténèbres d'une fausse croyance, tu as été en vérité le pasteur de l'Évangile qui laisse quatre-vingt-dix- neuf brebis pour aller à la recherche d'une seule qui s'est égarée. Qui aurait pu penser que cette

recherche ne serait pas vaine ? Qui, hormis l'Esprit de Dieu qui habitait en toi, a pu t'annoncer d'avance que cette nouvelle Syro-Phénicienne était capable de recevoir du Christ ce qu'il voulait lui donner, dans une foi qu'elle ne désirait pas ? Ce fut lui qui te le fit connaître, certainement; et nous pouvons penser qu'après avoir ouvert à cette reine les yeux du corps d'une manière miraculeuse, tu jetas aussi dans son cœur quelques étincelles de la lumière spirituelle, et tu changeas le bouc en agneau.

Mais nous qui paissions le troupeau au milieu duquel tu reposes après avoir accompli tes exploits de pasteur, combien nous sommes peu zélés pour acquérir ce don spirituel de discernement ! Si peu, que quelques-uns d'entre nous, peut-être, ne le regardent pas comme une nécessité de leur vocation. Quelques-uns d'entre nous, malheureusement, n'ont pas, et, pour leur condamnation, ne s'efforcent pas d'avoir même une connaissance ordinaire de l'état intérieur des brebis qui leur sont confiées. Sur l'idée faible qu'ils ont de leur vocation, quelques-uns bornent presque tous les devoirs de pasteur à l'art de souffler dans le chalumeau accordé par leurs prédécesseurs; d'autres préfèrent l'art de la voix et de la parole; quelques-uns se reposent sur la solidité de leur houlette; ou bien, pour parler sans parabole, les uns pensent que toute l'affaire du prêtre consiste à officier selon le rituel antique; d'autres placent au-dessus de tout l'art de la prédication; d'autres encore espèrent sauver leur troupeau spirituel par leur seul pouvoir de lier et de délier, comme s'il n'avait pas encore été employé. Tout est indispensable et salutaire, et le service divin, et la prédication, et le pouvoir de lier et de délier; mais tout cela demande des mains sages et un usage raisonné, et ci; n'est pas l'un ou l'autre selon l'occasion, mais le tout ensemble et dans l'ordre, qui conduit au salut. Qu'arrivera-t-il si nous nous contentons de jouer du chalumeau tandis que les brebis ont besoin de nourriture; si nous voulons les nourrir de notre parole, et qu'elles ne trouvent sur notre table que de la menue paille sèche, ou des fleurs réjouissantes, mais non nourrissantes; si nous menaçons de la houlette quand il faudrait consoler, ou si nous déliions quand il faudrait inspirer la crainte des liens éternels ? Vrai Pasteur, reçois cette confession de nos défauts; instruis-nous par ton exemple à *juger sainement les âmes de notre troupeau* (Pro 27,23), et intercède pour nous auprès du Chef des pasteurs, afin qu'il nous donne et le zèle et l'art de connaître les brebis qu'il nous a confiées, pour que nous sachions et *relever les faibles, et soigner les malades, et consoler les affligées, et ramener les égarées, et chercher les perdues* (Éz 34,4), par sa grâce salutaire.

Je leur donnerai la vie éternelle, dit encore le Chef des pasteurs, de ses brebis. Il est évident que nul autre que lui ne peut dire cela : car lui seul *a les clefs de l'enfer et de la mort* (Apo 1,18). Mais comme, dans toute œuvre qu'il a accomplie, et dans toute parole qu'il a prononcée sur la terre, il nous donne l'exemple, *afin que nous fassions comme il a fait* (Jn13,15), selon la mesure de la grâce qu'il nous accorde et du ministère qu'il nous confie, il s'ensuit que lorsqu'il nous montre en lui le propre du bon Pasteur donnant la vie éternelle à ses brebis, il nous enseigne par là même et nous commande de n'avoir d'autre intention, pour les brebis spirituelles qu'il nous confie, que de leur procurer la vie éternelle. Cette pensée doit enflammer nos prières, inspirer nos paroles, diriger notre conduite. Nous devons avoir ce but en vue dans tous nos rapports avec nos brebis spirituelles, soit que nous les instruisions dans le temple, que nous conversions avec elles à la maison, que nous les consolions dans le chagrin, ou que nous leur remettions ou même que nous leur retenions leurs péchés, – et dans ce dernier cas, en les menaçant de la mort éternelle, nous devons avoir en vue la vie éternelle, afin que celles même qui se tiennent au bord de l'abîme, *nous les sauvions par la frayeur, les arrachant du feu* (Jud 1,23).

Est-ce ainsi que nous nous conduisons dans le ministère pastoral ? Est-ce bien là que tendent toutes nos pensées et tous nos désirs ? *Avons-nous appliqué*, selon l'expression de Salomon, *notre cœur à notre troupeau* (Pro 27,23) ? Nous efforçons-nous sans cesse d'augmenter la force de notre esprit, afin de nous débarrasser, nous et les autres, de la poussière de la frivolité soulevée par le tourbillon de l'étourderie, et de dissiper le nuage des soucis de la vie, qui cache aux yeux du monde la lumière de la vie spirituelle et éternelle ? N'arrive-t-il pas au contraire que quelques-uns d'entre nous, s'occupant des choses les moins importantes du ministère pastoral, et même avec une attention insuffisante, en perdent de vue le grand but final ? Se rassurant par la pensée que l'unique Chef des pasteurs est aussi l'unique Auteur de la vie éternelle,, ils s'inquiètent peu de savoir si les brebis qui leur sont confiées vivent de la vie de la grâce, ou sont infectées de la maladie du péché, ou même meurent spirituellement. Il y a même eu quelquefois des pasteurs que le Chef des pasteurs lui-même a accusés de ne rechercher que

leur propre intérêt, au lieu du salut de leurs brebis : *Voilà que vous vous nourrissez de lait, et que vous vous revêtez de laine, et que vous tuez ce qui est gras, et que vous ne païssez pas mes brebis. Les pasteurs se paissent eux-mêmes, mais ils ne paissent pas mes brebis. Voici que je suis contre ces pasteurs* (Éz 34,3-10) ! Oh ! si nous pouvions être persuadés que nous ne rencontrerons plus de ces pasteurs si infidèles, *faisant de la piété un trafic* (I Tim 6,5), condamnés par le Pasteur des pasteurs !

Bon et fidèle pasteur Alexis, préserve-nous, par tes prières, d'une négligence dangereuse et d'une infidélité funeste devant le Chef des pasteurs. Combattons, selon l'Apôtre, le bon combat de la foi, et gagnons le prix de la vie éternelle à laquelle nous sommes appelés (I Tim., vi, 12). Que personne, et surtout parmi les pasteurs, ne cherche sa propre satisfaction, mais le bien des autres (I Cor., x, 24). Thésaurisons pour nous, et pour les autres, un fondement solide pour l'avenir, et embrassons tous la vie éternelle (I Tim., vi, 19).

Mais alors même que je me traite moi-même, alors même que j'apprends aux pieds d'un saint Pasteur les devoirs du pasteur, – en ce moment même je pêche contre ces devoirs si je ne cherche aussi pour ce trou peau spirituel la parole de guérison et de vie. Bénis aussi, ô notre Pasteur, tes brebis, afin qu'elles reçoivent la parole du Chef des pasteurs; que, par toi, elles soient pénétrées de la force de la doctrine évangélique.

*Mes brebis entendent ma voix*, dit Jésus Christ. Et ainsi le propre des vraies brebis est d'entendre la voix de leur pasteur. Et en effet, si les brebis n'entendent pas le pasteur, ce sera exactement comme si elles n'avaient pas de pasteur. Qu'il fasse retentir les sons de son chalumeau, qu'il les appelle de sa voix, qu'il élève sa houlette, tout cela n'apportera aucune utilité ni le salut aux brebis si, s'éloignant, elles ne voient ni n'entendent, ou si, s'obstinant, elles n'écoutent pas, ou bien si, n'étant pas apprivoisées, elles ne répondent pas. Une brebis qui n'écoute pas son pasteur, est infailliblement la proie de l'animal féroce. Expliquons la parabole. Les chrétiens sont les brebis du pâturage de Jésus Christ; le Pasteur auquel elles doivent obéir est d'abord et essentiellement Jésus Christ lui-même, et, après lui, tous ceux, quels qu'ils soient, qui représentent visiblement son pastorat invisible, et qui exercent le pouvoir qu'il leur a confié : *Car c'est lui*, dit l'Apôtre, *qui a donné à l'Église des pasteurs et des docteurs pour travailler à la perfection des saints, dans les fonctions de leur ministère* (Ép 4,11-12); et pour qu'on reconnaisse ceux qu'il a donnés, il a posé ce signe : *Celui qui entre par la porte, est le pasteur des brebis* (Jn 10,2), c'est-à-dire celui qui entre dans ce ministère par une élection légitime; et pour que l'on écoute ces pasteurs envoyés comme le Pasteur suprême lui-même, il a déclaré que les écouter eux ou lui-même, c'est tout un : *Celui qui vous écoute, m'écoute* (Luc 10,16). Le bercail et le pâturage spirituel où nous entendons la voix du Pasteur, où se trouvent la nourriture et le salut des brebis, c'est l'Église. La voix du Pasteur, c'est la prière, l'enseignement, la célébration des saints mystères, la direction, les conseils utiles à l'âme. Si des gens qui prennent le titre de chrétiens, s'écartant de l'Église, s'en vont errer dans les ravins des schismes, *se laissant flotter et emporter à tout vent de doctrine, par les mensonges des hommes et par l'astuce de leur séduction artificieuse* (Ep 4,14); si, au lieu du vrai pasteur entrant par la porte, *ils écoutent ceux qui s'introduisent autrement* (Jn 10,1), qui, selon le jugement du Chef des pasteurs, sont des voleurs et des brigands; ou bien si, sans se séparer ouvertement de l'Église, ils ne s'attachent pourtant pas à elle d'un cœur sincère et obéissant; s'ils ne s'empressent pas d'écouter le pasteur priant, enseignant, célébrant les saints mystères; s'ils ne recherchent pas les conseils spirituels; s'ils s'imaginent, par ignorance et par orgueil, qu'ils peuvent se conduire et se sauver eux-mêmes : ces hommes, et ceux qui leur ressemblent, par cela seul qu'ils n'écourent pas le vrai pasteur, ne sont pas de vraies brebis. En s'écartant de l'obéissance à la voix salutaire du Chef des pasteurs, ils vont sans s'en douter à la rencontre du *lion qui rôde en rugissant, cherchant quelqu'un à dévorer* (I Pi 5,8).

Après tout cela, vous qui êtes réunis ici, dans le bercail sacré du premier des pasteurs, Jésus-Christ, et du Pasteur choisi par lui, Alexis! si, comme votre présence elle-même en témoigne, vous voulez vous garder de la maladie de l'inattention et de l'indocilité, prenez, comme moyen médicinal préservatif, cette parole du Pasteur des pasteurs : *Mes brebis entendent ma voix*, afin que le souvenir de cette parole renouvelle et fortifie sans cesse votre attachement sincère et votre obéissance pour lui, et afin que le bruit et les scandales du monde n'entraînent pas ailleurs votre cœur et vos pensées. Quant à vous dont l'attention de l'âme a été détournée de



Jésus Christ par les scandales, étouffée par le bruit de la frivolité, éloignée par l'égarement, dissipée par les attrait du monde et de la chair, emportez d'ici, comme un remède contre cette maladie de l'âme, cette parole du Christ : *Mes brebis entendent ma voix*. Que ceux-là reconnaissent la voix de leur vrai Pasteur, et qu'ils reviennent à lui par le repentir et par la ferme résolution de l'écouter inébranlablement.

L'écouter inébranlablement ! Car, dit le Pasteur suprême, mes brebis non seulement entendent ma voix, mais encore me suivent. Et pourquoi des brebis entendraient-elles la voix de leur pasteur, si ce n'est pour suivre inébranlablement sa direction ? Écouter le pasteur, c'est le commencement de l'obéissance; mais cependant pas toujours : car quelquefois les animaux féroces écoutent aussi le pasteur, mais cela n'en fait pas des brebis : l'attention parfaite consiste à suivre fidèlement celui que l'on écoute. La voix salutaire montre le salut; quand nous l'avons entendue, nous ne sommes pas encore sauvés : ce n'est que lorsque nous suivons cette voix d'un pas ferme, que nous atteignons le salut. Donc, si vous écoutez le pasteur priant, ne vous contentez pas de l'écouter, mais priez aussi; emportez, de la maison de prière, l'esprit de prière jusque dans votre maison, et qu'il sanctifie votre chambre solitaire. Écoutez-vous le pasteur enseignant : ne vous contentez pas de l'écouter, mais recueillez ses paroles dans votre cœur; et comme les brebis, après avoir pris leur nourriture, la ruminent intérieurement, et, par une mastication répétée, la préparent plus parfaitement à se convertir en leur chair et en leur sang, ainsi vous, après avoir pris la nourriture de la parole que vous avez entendue, ruminez-la de nouveau dans votre cœur, et, par une méditation attentive de ce que vous avez entendu, convertissez-le pour vous en chair et en sang, ou, pour mieux dire, en esprit et en vie, et, dans la force de cette nourriture spirituelle, faites des œuvres, non pas moites et charnelles, mais vivantes et spirituelles. C'est ce que commandait, dans sa sévérité, l'ancienne loi elle-même dont fut nourri Israël, quand elle disait des commandements : *L'homme qui les accomplit, vivra par eux* (Lév 18,5). C'est à quoi invite aussi la loi de liberté de l'Évangile : *Celui qui médite la loi parfaite de liberté, et qui s'y attache n'étant pas un auditeur oublieux, mais faisant des œuvres, celui-là sera heureux en ce qu'il fera* (Jac 1,25).

Et en cela encore, mes chers auditeurs, nous avons besoin, nous qui nous imaginons être obéissants, de nous éprouver attentivement pour savoir si nous ne sommes pas des auditeurs oublieux et, selon l'expression de l'Apôtre, *nous séduisant nous-mêmes* (Jac 1,22). Que n'avons-nous pas à craindre dans ce cas, nous, ministres indignes de la parole, quand, guidé immédiatement par Dieu dans la parole, le prophète a éprouvé cette inconstance des auditeurs ? Les Israélites parlaient d'Ézéchiël le long des murs et aux portes de leurs maisons, et se disaient : *Réunissons-nous, et écoutons la parole qui sort de la bouche du Seigneur* (Éz 33,30). Mais en ce moment même, Celui qui voit les cœurs découvrit au prophète qu'on allait l'écouter comme on écoute un chanteur habile, par curiosité, sans utilité : Et tu seras pour eux comme la voix d'un chanteur dont le chant est doux et agréable, et ils écouteront tes paroles et ne les accompliront pas. Pensez-y, vous aussi : ne vous rassemblez-vous pas uniquement pour écouter les paroles qui sortent de la bouche du Seigneur, pour entendre et juger comment nous parlons, sans vous inquiéter de l'accomplissement de ce que nous proposons ? – Malheur à nous, Verbe de Dieu ! ce par quoi tu te nommes, ce que tu es, ce par quoi tu as créé l'univers, par quoi tu as fait l'homme grand, par quoi se manifeste la sagesse, par quoi se communique la vie, – le verbe saint, le verbe divin, nous en avons fait un sujet de spectacle et de divertissement.

Je le répète, nous devons nous examiner attentivement pour savoir si nous ne sommes pas seulement des auditeurs curieux, des auditeurs oublieux de la parole, nous séduisant nous-mêmes. Et pour vous donner un moyen prompt de faire cette épreuve aujourd'hui même, je n'a joute qu'un mot : En ce jour, saint par lui-même, et digne d'une attention particulière en ce que nous nous préparons à des jours d'abstinence et de pénitence, donnez votre attention au Christ, et non à la frivolité du monde; suivez le Christ, et non les esclaves affolés de la chair. Celui qui se gardera aujourd'hui fidèle à cette parole, nous l'espérons et nous le demandons dans une prière pleine d'espérance, celui-là sera à l'avenir, *non un auditeur oublieux, mais faisant des œuvres*, et, à la fin, il sera parfaitement heureux dans ce qu'il fera. Amen.

SERMON EN SOUVENIR DE SAINT ALEXIS

Prononcé le samedi de la première semaine du grand carême.

1844

«Et il leur dit : J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous.» (Luc 22,15)

L'usage veut qu'un festin soit l'une des conditions de toute fête. A une fête spirituelle, c'est, sans aucun doute, un festin spirituel qui convient de préférence; mais un festin corporel n'a rien qui doive le faire éloigner d'une fête spirituelle même, parce que nous ne sommes pas incorporels, parce que l'on nous enseigne à *glorifier Dieu* non seulement *dans nos âmes*, mais aussi *dans nos corps*, et que, *soit que nous mangions, soit que nous buvions, nous devons faire même cela pour la gloire de Dieu* (I Cor 6,20; 10,31). Il y eut un jour, et il y a encore au jour d'hui un festin solennel, matériel, mais qui n'est pas seulement matériel, auquel désira prendre part, sans rougir d'exprimer ce désir, Celui même qui n'a besoin d'aucune nourriture, parce que lui-même *il donne la nourriture à toute chair* (Ps 125,25). *J'ai désiré*, dit-il, *d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous*.

Nous célébrons aujourd'hui le bienheureux souvenir du saint prélat et thaumaturge Alexis. Par quel festin célébrerons-nous cette fête ? Le carême ne s'oppose-t-il pas à ce que nous songions à un banquet corporel ? Notre pauvreté spirituelle ne met-elle pas obstacle à un banquet spirituel ? – La difficulté est levée par la destination même que l'Église attribue à ce temps, destination qui nous invite particulièrement aujourd'hui à un festin solennel, non-seulement spirituel, mais divin, et assurément il n'y a pas un autre jour dans l'année où autant de fidèles dévoués à Dieu viennent se délecter au banquet divin, qu'il en vient aujourd'hui.

Selon l'exhortation de l'Évangile, nous n'irons pas *nous inquiéter et nous troubler de beaucoup de choses* (Luc 10,41); mais comme des gens traités de bon cœur con versent joyeusement, s'adressant surtout à leur hôte, ainsi, nous, avec tous ceux qui participent aujourd'hui au banquet du Seigneur, nous livrant à des pensées joyeuses, et le cœur plein de reconnaissance, et des paroles de glorification sur les lèvres, adressons-nous au grand Hôte qui a en vérité *préparé un grand festin où il a invité beaucoup de convives* (Luc 14,16). Et que ceux qui ne se sont pas encore rendus à cette invitation, entendent nos propos joyeux, et qu'ils se hâtent de venir prendre part à notre gaieté : *qu'ils viennent, et qu'ils goûtent, et qu'ils voient combien est doux le Seigneur* (Ps 33,9).

Si un homme d'un rang plus élevé que le vôtre, honoré de vous et de tous pour son mérite et sa vertu, que vous ne vous jugeriez pas vous-même digne d'approcher et de fréquenter, vous recherchait contre toute attente, vous recevait affectueusement et vous invitait à sa table, avec quel plaisir vous vous empresseriez d'accourir à cette invitation; avec quelle joie vous en reviendriez; avec quelle satisfaction vous parleriez, dans le cercle de vos amis, et de l'hôte et de l'invitation. Que dire si un Roi agissait ainsi, et non envers quelque serviteur distingué de son royaume, mais envers un esclave, et encore un esclave coupable et sous le coup d'une condamnation à mort ? Cependant, combien ces suppositions sont encore faibles pour servir de termes de comparaison avec ce qui se passe entre le Christ et le Chrétien ! Le Roi du ciel, le Fils de Dieu, Dieu lui-même, ne se contente pas d'en voyer ses esclaves et ses serviteurs, mais descend lui-même sur la terre pour vous et pour – car, puis qu'il est venu pour tous les hommes sans exception, il est donc venu assurément pour vous et pour moi, et c'est absolument comme s'il fût venu nommément et uniquement pour vous et pour moi, – pour nous, esclaves d'une humble et petite province de son royaume sans limites, et, de plus, esclaves du péché, descendants du coupable Adam, conçus dans l'iniquité, nés dans le péché, vivant naturellement d'une vie qui n'est pas meilleure que notre origine, parce que notre vie fut empoisonnée déjà par nos premiers parents, lorsqu'ils ne voulurent pas se contenter de la nourriture bénie du paradis, et qu'ils recherchèrent la jouissance dérobée du fruit défendu, – c'est pour nous que vient l'Hôte céleste, et il nous prépare lui-même un banquet, non-seulement nourrissant et délicieux, mais

encore curatif et vivifiant; il nous y invite lui-même, et lui-même il nous présente la nourriture et le breuvage qu'il nous a préparés. *Prenez, dit-il, mangez. Buvez en tous.* Il dit, aujourd'hui en core, pour nous aussi, ces paroles qu'il adressa autrefois à ses apôtres, parce que sa parole est immortelle et toujours efficace. Ici, on peut demander ce qu'il y a de plus étonnant, du bonheur de ceux qui ont prêté l'oreille à sa voix, ou de l'inattention de ceux qui se privent eux-mêmes de ce bonheur.

Et que nous présente sur sa table l'Hôte céleste ! – Tout ce que vous trouveriez sur la table la plus magnifique d'un roi de la terre, les productions les plus rares de la terre transformées par l'art le plus savant dans les nourritures et les boissons les plus recherchées, qui ce pendant ne conservent leurs qualités exquisés que jus qu'au moment où l'on en fait usage, et vont ensuite à la même corruption que le pain grossier du pauvre, – tout cela serait indigne *du Roi des siècles, qui est immortel* (1 Tim 1,17), et qui veut étendre son immortalité jus qu'à sa table. Quoi donc ? Ne réunira-t-il pas tout ce que, dés avant la corruption du péché, il avait lui-même, comme Créateur, mis dans la nature de plus propre à nourrir et à délecter ? Ne tirera-t-il pas des profondeurs de cette nature tous les trésors de vertu bienfaisante et curative qu'y découvrent depuis des siècles, avec tant de peine et au hasard, les médecins si bornés de la terre ? – Tout cela même serait encore insuffisant, et pour la générosité de l'Ordonnateur du banquet mystérieux, et pour la satisfaction de ses convives, parce qu'une nourriture divine peut seule nourrir véritablement, et qu'un remède divin peut seul guérir l'âme malade de l'homme qui, par son origine, est un souffle de vie de la bouche de Dieu. Mais comme ce qui est divin ne peut pas, par son essence, ne pas être caché pour l'homme, il fallait encore trouver un moyen de rendre cette nourriture et ce remède divins faciles à découvrir et à prendre pour l'homme, dans la simplicité de la foi. Et c'est ainsi que le Fils de Dieu nous propose comme une nourriture et un breuvage mystérieux, et comme un remède qui guérit toutes les maladies, sous les apparences du pain et du vin, son corps divin et son sang divin : *Mangez, dit-il, ceci est mon corps. Buvez-en tous, ceci est mon sang.*

Peut-être pouvez-vous vous représenter quelque chose qui ressemble à ce festin, lorsqu'une mère nourrit son enfant de son lait qui ne se sépare qu'en ce moment de son corps et de son sang. Mais que cette comparaison est encore faible devant ce grand mystère ! La mère ne donne à son enfant que de la surabondance de son corps, pré parée pour cela par la nature, – elle le donne sans peine, et même pour se délivrer de cette surabondance qui pourrait lui être à charge. Notre divin Nourricier nous donne son corps lui-même, – son corps tout entier; – il nous le donne avec une suavité d'amour qui surpasse infiniment tout amour maternel; mais bien plus, il nous donne son corps préparé en nourriture pour nous par des souffrances amères et mortelles. Ceci, dit-il, est mon corps qui est rompu pour vous. Ceci est mon sang qui est répandu pour vous et pour un grand nombre. Comme le froment souffre sous la meule, sous la main du boulanger et dans un four surchauffé pour devenir le pain qui fortifie le cœur de l'homme; comme le sang du raisin souffre sous la pression du pressoir pour devenir le vin qui réjouit le cœur de l'homme, ainsi le Fils in carné de Dieu a voulu livrer son corps aux souffrances variées du Jardin des Oliviers, de Jérusalem et du Golotha; il a laissé jaillir son sang sous les tortures multipliées d'avant la croix et de la croix, pour nous en pré parer une nourriture et un breuvage de vie qui nous donnent la guérison, l'immortalité et la félicité.

Le mystère du corps et du sang du Christ est si étonnant et si incompréhensible que nos saints Pères sages en Dieu, comme s'ils craignaient pour la simplicité et la fermeté de notre foi, veulent la fortifier en lui faisant comme des appuis de leurs raisonnements pleins de la sagesse divine. *Puisque, dit saint Jean Damascène dans son raisonnement, cet Adam, c'est-à-dire le second Adam, Jésus Christ, est spirituel, il convenait et que la naissance fût spirituelle, et la nourriture de même : cependant, puis que nous sommes doubles et complexes, il convient aussi et que notre naissance soit double, et notre nourriture complexe. C'est pour cela que nous recevons la naissance de l'eau et de l'esprit, qui nous est donnée dans le saint baptême; quant à notre nourriture, c'est le pain vivant lui-même, notre Seigneur Jésus Christ, descendu des cieus.* Et plus loin : *Comment se fera ceci, dit la sainte Vierge, puis que je ne connais point d'homme ? Et l'archange Gabriel lui répondit : Le saint Esprit viendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Et vous demandez de même aujourd'hui : Comment le pain est-il le corps de Jésus Christ, et le vin et l'eau, le sang de Jésus Christ ? Et moi je vous dis : Le saint Esprit descend, et il fait cela contre toute parole et toute raison. De même, saint Jean Chrysostome nous*

*exhorte à nous soumettre en tout à Dieu et à ne contredire en rien, quand même ce qui nous est dit nous paraît contraire et à notre raison et à notre vue, car sa parole est plus vraie que notre raison et notre vue. Faisons de même aussi pour les mystères, ne regardant pas seulement ce qui est sous nos yeux, mais croyant à sa parole : car sa parole est infaillible, tandis que nos sens se laissent facilement tromper; sa parole ne change jamais, tandis que nos sens sont souvent séduits. Quand donc sa parole a dit : Ceci est mon corps, nous devons nous soumettre, et croire, et voir des yeux de notre esprit. Car Jésus Christ ne nous a rien transmis de sensible, mais seulement des choses spirituelles dans des objets sensibles.*

Puisque la destination de notre vie présente est telle que nous devons, ainsi que nous l'a expliqué l'Apôtre, *nous conduire par la foi, et non par les yeux* (II Cor 5,7), ainsi les dons précieux qui nous sont offerts dans la communion de la table du Seigneur, la nourriture bienfaisante, la guérison, la réfection, la lumière, l'éloignement du mal, l'incorruptibilité, s'obtiennent surtout par la foi, se communiquent surtout par la confiance, infiniment mieux que par la vue et par la sensation, quoique du reste, suivant la mesure de la foi, suivant la mesure du besoin, suivant la mesure de l'attention, de la dignité, de la pureté, l'influence sensible et l'efficacité manifeste s'en fassent reconnaître à un grand nombre de bien diverses façons. A cause des vertus nombreuses de la nourriture et du breuvage divins, à cause de la variété infinie des manifestations de la sagesse et de la bonté du Nourricier divin, le fruit sensible de la participation à la table du Seigneur se manifeste aux croyants, – tantôt par une joie ineffable dans le cœur, tantôt par une douce placidité dans l'âme, tantôt par la sérénité de l'esprit, tantôt par la paix profonde de la conscience, tantôt par l'apaisement de la révolte des passions, tantôt par la cessation des souffrances spirituelles et corporelles, et quelquefois même par une guérison complète, tantôt par un senti ment plus vif d'amour pour le Seigneur, ou par l'augmentation du zèle et de la force dans les combats et la pratique de la vertu. Mais quelles que soient nos propres expériences de ce divin mystère, je répéterai avec saint Chrysostome : La parole de notre Seigneur est plus vraie que notre raison et notre vue. Après qu'il a dit : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui*; – celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle (Jn 6,54), – comment osons-nous, quoique participants indignes de sa chair et de son sang, – comment osons-nous nier qu'il soit en nous, et nous en lui, et que nous ayons en lui la vie éternelle pourvu seulement que nous ne nous éloignons pas de lui, pourvu seulement que nous ne nous replongions pas nous-mêmes dans la mort du péché ?

L'une des preuves les plus charmantes, soit de la nécessité pour nous, soit de la vertu bienfaisante et salutaire du banquet du Seigneur, c'est celle que nous trouvons dans l'ardeur avec laquelle le Seigneur lui-même l'a désiré. En effet, que signifient ces paroles qu'il adressa à ses apôtres : *J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous ?* Est-ce la Pâque ancienne qu'il désire si ardemment ? Mais jusque-là elle était ordinaire, puis qu'elle s'accomplissait chaque année; et, dès ce jour, elle devait cesser complètement, puisque la figure devait céder la place à la réalité qui était arrivée. Ainsi, il est hors de doute qu'il désire ardemment la Pâque du Nouveau Testament, – cette Pâque à laquelle il s'apporte lui-même comme victime, il se donne lui-même en nourriture. J'ai désiré d'un grand désir, dit-il, de manger cette Pâque avec vous avant de souffrir, – après la Pâque figurative, la Pâque véritable; non seulement tangible, mais aussi visible; non-seulement matérielle, mais aussi spirituelle, et divine; non-seulement immolée, mais aussi vivante et vivifiante; commencée avant le supplice, afin qu'elle fut un témoignage perpétuel de la prévision et de la libre acceptation du supplice, mais renfermant déjà en elle-même l'efficacité salutaire de la croix pour tous les temps, ainsi qu'il est propre d'agir à un principe éternel. J'ai désiré d'un désir d'amour et de miséricorde de manger cette Pâque avec vous, parce qu'en elle est scellé tout mon amour pour vous, avec toute votre vie véritable et votre félicité.

Mes frères, coparticipants du banquet du Seigneur ! si le Seigneur, dans son amour ineffable, a désiré si ardemment ce banquet, non pour lui, mais pour nous, avec quelle ardeur nous devons le désirer, nous, par amour et par reconnaissance pour lui, et pour notre propre bien et notre propre félicité ! Réchauffons notre froideur à la flamme de l'amour de Jésus Christ. Ne nous laissons pas aller à l'indolence, s'écrie saint Chrysostome, nous qui avons été trouvés dignes de tant d'amour et d'honneur. Ne voyez-vous pas les enfants, avec quelle ardeur ils saisissent le sein, avec quelle avidité ils y appliquent leur bouche ? Approchons-nous avec une

Mgr Philarète de Moscou

avidité pareille de ce banquet, de cette coupe spirituelle, et plus encore, attirons à nous , comme des enfants à la mamelle , avec une avidité sans bornes, l'Esprit de grâce. Amen.

## SERMON POUR LA FÊTE DE SAINT ALEXIS

Prononcé le 12 février 1815

«Qu'il n'y ait pas parmi vous beaucoup de maîtres, mes frères, sachant que nous encourons un jugement plus sévère; car nous commettons tous beaucoup de fautes.» (Jac 3,1)

Autour de l'un des maîtres inspirés de Dieu de l'Église de Russie, entré depuis plusieurs siècles déjà dans le repos et le silence, se sont réunis ici, aujourd'hui, des disciples nombreux. Est-ce donc que, même dans son silence, il enseigne encore, et que, même dans son repos, il agit encore ? En vérité, à présent encore, il nous enseigne la foi et la vie, mieux que par la parole, par l'exemple de sa foi trouvée agréable devant Dieu, et de sa vie glorifiée par Dieu. A présent encore, il agit pour nous, devant Dieu, par les prières qu'il lui adresse en notre faveur, et devant nous, par le don précieux qui nous fait trouver en son corps même, dans ses saintes reliques, comme dans un vase d'où s'exhale un esprit pur, au lieu des faiblesses ordinaires de l'humanité, une source de force et des vertus élevées qui, comme un parfum matériel, étendent une influence secrète sur le sentiment de la foi, élèvent nos propres forces et produisent en nous des changements bienfaisants.

Ainsi, ce n'est pas en vain, mes frères et condisciples, que nous nous sommes réunis pour révéler notre Maître. Mais s'il est juste d'honorer un maître élu de l'Évangile, il est juste aussi d'honorer en général la dignité de maître de l'Évangile. Honorer le maître et ne pas honorer l'enseignement, ce serait une inconséquence. Ainsi, par le fait même de notre réunion présente, nous proclamons l'obligation pour nous d'honorer la dignité de maître de l'Évangile.

L'apôtre saint Jacques nous indique un des moyens que nous avons de remplir ce devoir, lorsqu'il nous dit : *Qu'il n'y ait pas parmi vous beaucoup de maîtres.*

Si vous estimez un pouvoir, vous n'aurez pas la hardiesse de le prendre arbitrairement sur vous, ou de vous mêler de ce qui le regarde; au contraire, vous serez toujours disposé à remplir toutes les obligations qu'il impose à ceux qui lui sont soumis. De même, si vous estimez la dignité de maître, instituée dans l'Église de Jésus Christ, vous ne devez pas en assumer de vous-même les fonctions, ni recourir à des maîtres qui n'ont pas reçu une mission légitime, ou à des prophètes que Dieu n'a point envoyés ; mais vous devez accepter avec humilité et obéissance la situation de disciple de l'Évangile, sous la direction des maîtres placés par Dieu et l'Église. Craignez même d'être votre maître à vous-même, et d'au tant plus de vous compromettre, sans une vocation supérieure, à enseigner les autres, ou même à redresser les maîtres placés par Dieu et l'Église. *Qu'il n'y ait pas parmi vous beaucoup de maîtres.* Cette recommandation est peut être plus nécessaire, pour un grand nombre, qu'on ne le croirait de prime abord.

La passion d'être maîtres et de passer pour tels régnait chez les Scribes et les Pharisiens juifs. Ils aimaient, ainsi que le leur reproche notre Seigneur, à être appelés par les hommes, *Maître, Maître* (Mt 23,7). C'est contre cette passion que Jésus dit à la multitude et à ses disciples, c'est-à-dire à tous ses adhérents : Mais vous, ne vous appelez pas maîtres, car vous n'avez qu'un seul maître, le Christ, et vous êtes tous frères. Commandement sévère qui rend le titre de maître d'un accès aussi difficile pour les chrétiens, qu'il l'élève haut dans la personne du Christ.

Cependant nous voyons que, même dans l'Église chrétienne, quelques-uns s'appellent maîtres. L'apôtre Paul lui-même s'appelle le maître des gentils, et il dit en général que *Dieu a établi dans son Église, premièrement des apôtres, secondement des prophètes, troisièmement des maîtres* (I Cor 12,28). Comment donc accorder cela avec le commandement du Seigneur ? Ce n'est pas difficile si nous nous en tenons exactement à la valeur des paroles de l'Apôtre et de Jésus Christ.

L'Apôtre inspiré de Dieu ne se trompe pas, cela est certain, quand il atteste que Dieu a établi des maîtres dans l'Église. Il témoigne de la vérité, quand il dit : *J'ai été établi prédicateur et apôtre, je dis la vérité en Jésus Christ, je ne mens pas, maître que je suis des gentils dans la foi et la vérité* (I Tim 2,7). Mais Jésus Christ lui-même ne condamne pas le ministère de l'enseignement; car il ne dit pas : Qu'il n'y ait pas de maîtres. Cela n'est même pas possible, parce que, s'il y a

des disciples, il doit nécessairement y avoir aussi des maîtres; et, comme tous les chrétiens sont des disciples, et que, dans le commencement, ils ne s'appelaient pas autrement que disciples, il doit de toute nécessité y avoir aussi des maîtres chrétiens, et surtout après que le Maître unique est monté au ciel.

Ne vous appelez pas maîtres, dit-il; car vous n'avez qu'un seul maître, le Christ. Est-il jaloux d'avoir seul le nom de maître ? Assurément non : car il est au-dessus de tout nom. Mais il veut soumettre notre prétendue sagesse, humilier notre orgueil, réfréner notre témérité, réprimer notre volonté propre, condamner et détendre un enseignement établi sur la licence et l'usurpation. Ne vous appelez pas maîtres : ne vous décorez pas vous-mêmes de ce titre; n'usurpez pas ces fonctions quand vous n'y êtes pas appelés. Mais si vous y êtes appelés, si Dieu vous établit, si l'autorité légitime vous nomme maîtres, alors même ne vous enorgueillez pas d'un titre qui ne vous appartient que comme un don et une attribution, puisque en principe et essentiellement vous n'avez qu'un seul maître, Jésus Christ. Ne vous regardez comme rien de plus que comme les frères de ceux qui vous appellent maîtres ;soyez les serviteurs, et non les dominateurs de l'enseignement et des disciples : *Que le plus grand d'entre vous soit votre serviteur* (Mt 23,11).

Il paraît que, malgré cet avertissement opportun, la passion des Pharisiens pour l'enseignement s'était glissée promptement, par ceux qui avaient passé du judaïsme au christianisme, jusque dans l'Église chrétienne, puisque l'apôtre saint Jacques renouvelle contre elle le même avertissement aux Chrétiens de son temps : Mes frères, qu'il n'y ait pas parmi vous beaucoup de maîtres.

Cet avertissement n'exige pas qu'il n'y ait pas un grand nombre de maîtres. En effet, dans aucune société, et surtout dans l'Église, qui est l'école de la sagesse de Dieu cachée dans le mystère, un grand nombre de personnes éclairées et capables de donner aux autres un enseignement salutaire, ne saurait être un surcroît embarrassant. Il n'y a aucun doute que l'Apôtre, s'il avait vu un grand nombre de personnes de ce genre, ne leur aurait pas défendu d'enseigner, de même que Moïse ne défendit pas à Heldad et à Modad de prophétiser, mais qu'il aurait bien plutôt dit avec lui : *Qui donnera à tous les hommes du Seigneur d'être prophètes, ou maîtres, et que le Seigneur répande son esprit sur eux* (Nom 11,29) ? Mais il faut prendre en considération que les hommes vraiment religieux et les maîtres vraiment dignes ne peuvent presque jamais apparaître en quantité surabondante :car, comme le premier degré de leur dignité est la reconnaissance de leur indignité, et que le plus haut degré de leur sagesse est la modestie, ils se cachent, tant qu'ils le peuvent, parmi les disciples, et jamais ils n'augmentent de leur plein gré le nombre des maîtres. Ainsi Moïse et Jérémie, même lorsque Dieu lui-même les envoie prophétiser, s'en défendent encore. *Choisissez un autre qui le puisse*, dit Moïse, *et envoyez-le* (Ex 4,13). *Je ne sais pas parler*, dit Jérémie (Jér 1,6). Nous voyons les apôtres tout disposés à devenir pêcheurs d'hommes et à prêcher le royaume des cieux;mais nous n'en voyons pas un seul s'offrir de lui-même à la mission d'apôtre, – je ne dis pas l'assumer de lui-même. Par conséquent, si, ne pas rechercher la mission d'instituteur spirituel, et même la décliner, est le trait qui distingua plus d'une fois ceux mêmes qui en étaient le plus dignes, il s'ensuit que la rechercher avec effort et la briguer est certainement un signe très défavorable. Donc, en voyant plusieurs se hâter d'occuper ou s'attribuer spontanément le siège de l'enseignement spirituel, nous aurions pu, non sans raison, leur dire à tous : Prenez garde; votre multitude confuse, votre recherche spontanée de la dignité d'instituteur, montrent que vous ne suivez pas le chemin des prophètes, les traces des apôtres, les pas des vrais maîtres de l'Église. L'Apôtre a renfermé cet avertissement dans son exhortation : *Qu'il n'y ait pas beaucoup de maîtres parmi vous*.

Les gens qui entreprennent d'enseigner sans y être appelés, peuvent se justifier par cette raison que, si leur entreprise est hardie, leur œuvre est salutaire. L'Apôtre détruit cette illusion présomptueuse en les rappelant à la connaissance d'eux-mêmes, et en leur représentant les conséquences de cette usurpation. *Sachant*, dit-il, *que nous encourons un jugement plus sévère : car nous commettons tous beaucoup de fautes !*

Remarquez ici la mansuétude et l'humilité d'un véritable maître. Alors même qu'il remplit ses fonctions d'instituteur, il se met au rang des disciples. Alors qu'il a besoin de signaler les fautes des autres, et de prononcer contre elles une condamnation, il accepte pour lui-même ces fautes étrangères, cette condamnation étrangère : *Nous encourons un jugement; – nous*

*commettons tous des fautes.* Mais par là-même qu'il adoucit la condamnation, elle acquiert plus de force pour ceux qui réfléchissent. Si l'Apôtre, quant à l'œuvre de l'enseignement, se place lui-même sous la crainte de la condamnation, à l'égal de ceux qui commettent beaucoup de fautes, combien cette œuvre ne doit-elle pas être redoutable pour tout autre !

Que fais-je, ô Maître unique ? Si j'enseigne, et que je pêche, je crains d'encourir une condamnation plus sévère. Et au contraire, *malheur à moi si je ne prêche pas l'Évangile : car la dispensation m'en a été confiée* (I Cor 9,16-17). Ô Juge, justement sévère envers les maîtres plus qu'envers les disciples ! quand tu veux condamner l'indignité, fais grâce à l'obéissance à tes institutions, à ta loi et à la tradition !

Quant à ceux que les décrets souverains de Dieu n'ont pas envoyés pour enseigner, que l'autorité de l'Église n'a pas établis instituteurs, comment osent-ils enseigner et se présenter comme instituteurs ? Quelle excuse peuvent-ils présenter de cette audace, devant le souverain Maître et Juge ? Comment ne songent-ils pas que nous commettons tous beaucoup de fautes ? Peuvent-ils espérer qu'ils ne nuiront pas à l'œuvre de l'enseignement par leurs péchés dont ils ne sont pas purifiés par le choix de la grâce pour cette œuvre, dont ils ne sont pas garantis par l'obéissance à la loi de l'élection ? Agissant par leur propre sagesse et leur propre volonté, peuvent-ils être d'accord avec ceux qui sont sages en Dieu, qui sont dirigés par la volonté de Dieu ? Et, par conséquent, ne diviseront-ils pas au lieu de conduire à l'unité de la foi, ne propageront-ils pas le scandale au lieu de l'édification, ne troubleront-ils pas la paix de l'Église ? Et quelle condamnation ils encourront pour cela, à quelle condamnation ils exposeront ceux qu'ils auront égarés ou scandalisés, et enfin ils s'exposeront eux-mêmes à cause d'eux !

Combien ces craintes sont fondées, l'Église l'a reconnu par beaucoup de déplorables expériences. Pour abréger, je n'en citerai qu'un exemple qui dira beaucoup à celui qui sera attentif. Dans l'Épître du saint apôtre et évangéliste Jean, nous lisons ce qui suit : *J'ai écrit à l'Église; mais Diotrèphe, qui aime à tenir le premier rang parmi eux, ne nous reçoit point. C'est pourquoi, si je viens, je le ferai souvenir de ce qu'il fuit en tenant des discours malins contre nous ; et ne se contentant pas de cela, non-seulement il ne reçoit pas lui-même les frères, mais encore il en empêche ceux qui le voudraient, et les chasse de l'Église* (III Jn 1,9-10). Entendez-vous ? Diotrèphe ne reçoit pas Jean ! Diotrèphe, duquel on ne sait pas s'il avait seulement une étincelle de saine intelligence de la foi et de l'Église, et dont le nom n'est venu jusqu'à nous que grâce à l'homme qu'il méprisait, – Diotrèphe ne reçoit pas Jean, choisi entre les apôtres, le théologien par excellence, le témoin des mystères et le chef des prophètes du Nouveau Testament; il ne respect pas son Épître; il le blâme; il ne reçoit pas ceux qui sont reçus par l'Apôtre ; il défend aux autres de les recevoir, et il les chasse de l'Église ! Qui aurait cru cela si l'Apôtre ne l'avait dit lui-même ? Voyez quelles œuvres impies, quels désordres destructeurs produit dans l'Église le désir d'être le premier à son propre avis, l'indépendance dérobée à ceux qui sont établis les maîtres, en s'imaginant pouvoir suffire à soi et aux autres ! Jugez, d'après cela, combien est nécessaire et important l'avertissement de l'Apôtre : Qu'il n'y ait pas beaucoup de maîtres parmi vous.

Mais il n'y a ici aucun Diotrèphe, penseront probable ment quelques-uns de ceux qui m'écoutent, et nous ne cherchons point à être les maîtres des autres. A qui donc s'adressent le reproche et l'avertissement? — A beau coup, mes Frères, et à vous-mêmes qui pensez ainsi.

C'est le propre du disciple de prendre pour lui toute parole d'enseignement, comme la terre reçoit toute goutte de pluie et tout grain de semence. Si vous ne vous efforcez pas de vous appliquer l'enseignement à vous-mêmes, si vous vous épuisez à rechercher minutieusement s'il est à sa place et à qui il peut bien s'adresser autour de vous, vous ne l'écoutez pas avec simplicité, comme des disciples, mais plutôt comme des maîtres et des juges. Dans ce cas, cet avertissement n'est point superflu pour vous : *Qu'il n'y ait pas parmi vous beaucoup de maîtres.* N'enseignez pas à celui qui enseigne comment il doit mieux enseigner; n'appliquez pas aux autres le jugement de l'enseignement que vous entendez; écoutez l'enseignement avec la simplicité et la modestie qui conviennent à un disciple, pour votre édification intérieure.

Vous ne songez à vous établir vous-mêmes maîtres dans aucun emploi de maître; examinez cependant si vous n'êtes pas déjà tels par vos opinions et vos principes, ou, ce qui ne vaut pas mieux, si vous n'avez pas choisi de pareils maîtres pour la conduite de votre vie. De qui



êtes-vous les disciples depuis que vous n'appartenez plus aux écoles des enfants ou des adolescents ? Êtes-vous les disciples dévoués de nos Pères ? Ou bien ceci ne vous paraît-il pas inopportun, parce que le siècle nouveau se proclame plus sage que le précédent ? Êtes-vous les disciples diligents de la parole de Dieu ? Ou bien cette école vous paraît-elle assez inutile pour des gens très-occupés de la sagesse humaine, ou mieux de la frivolité humaine ? Êtes-vous des disciples dociles de l'Église ? Ou bien trouvez-vous nécessaire d'abrèger ses leçons parce qu'elles ne sont pas d'accord avec l'enseignement que donne l'esprit du monde ? Mais comme l'esprit du monde et l'esprit du siècle sont étrangers à l'unité qui n'est propre qu'à l'esprit de Dieu, et donnent autant d'enseignements et de maîtres qu'il y a de têtes plus ou moins pensantes, il est même inévitable que, selon l'esprit du monde et du siècle, chacun soit son maître à soi-même et ait en même temps une quantité innombrable de maîtres se contredisant les uns les autres. Que peut-il y avoir de plus malheureux ? Songez donc combien est juste le reproche, et combien est nécessaire l'exhortation de l'Apôtre : *Qu'il n'y ait pas beaucoup de maîtres parmi vous, mes frères : car nous faisons tous beaucoup de fautes.* Choisissez-vous donc plutôt un petit nombre de maîtres dignes de confiance et d'accord entre eux : la parole salutaire de Jésus Christ, les saintes lois de l'Église, la sagesse expérimentée de nos Pères si pieux et si éclairés en Dieu !

Il n'y a point ici de Diotrèphe; mais, au grand chagrin de l'Église et de l'autorité ecclésiastique, vous pouvez rencontrer, non loin d'ici, plus d'un Diotrèphe, et même suivi d'adhérents, quoiqu'il ait été depuis longtemps dévoilé par la parole de l'Apôtre : *Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas de nous* (I Jn 2,19), dit l'apôtre Jean de ceux qui se sont écartés de l'unité de la foi et de l'obéissance de l'Église. Ne voyons-nous pas, aujourd'hui encore; des gens de cette espèce ? Ils ont reçu de nous les principes de la foi et des mystères, – ils sont sortis du milieu de nous, mais ils ne veulent plus être nôtres. Sans vocation, sans bénédiction, chacun à sa guise, ils s'établissent maîtres, et, pour couvrir la difformité de leur usurpation, ils repoussent l'Église de laquelle ils ont reçu tout ce qu'ils ont ou s'imaginent avoir. *Diotrèphe, qui aime à tenir le premier rang, ne nous reçoit pas.* – *L'Esprit parle ouvertement*, et prophétise par la bouche de l'apôtre Paul, *de gens qui suivent l'esprit d'erreur et les doctrines des démons, mentant dans l'hypocrisie, cautérisés dans leur conscience*, et, entre autres principes et commandements menteurs, *interdisant le mariage* (I Tim 4,1-3). Et, malgré cet avertissement préalable, les esprits d'erreur apparaissent, les menteurs n'ont pas honte de prêcher qu'il n'y a plus du tout aujourd'hui de mariage béni, que Dieu ne se soucie plus aujourd'hui de la propagation du genre humain; ils s'élèvent contre le mariage avec plus de force que contre ce qui est condamné par la loi du mariage, et quelques-uns s'arment contre les lois vraies et du mariage et de la virginité, non- seulement du mensonge, mais encore du fer. Quelque évidents que soient ici les traits de *l'esprit d'erreur et des doctrines des démons*, il se trouve cependant des gens qui les suivent. Beaucoup de maîtres établis de leur propre autorité multiplient les doctrines de mensonge, tandis que les adhérents insensés multiplient les docteurs de mensonge. Quand vous rencontrez les uns et les autres, rappelez-vous, mes Frères, pour vous et pour eux, l'avertissement de l'Apôtre qu'ils méprisent si malheureusement : *Qu'il n'y ait pas beaucoup de maîtres parmi vous, sachant que nous encourageons un jugement plus sévère.*

Rappelez-vous que Dieu a établi, *dans son Église, premièrement des apôtres, secondement des prophètes, troisièmement des docteurs* (I Cor 12,28), – *et que nul ne doit s'attribuer à soi-même cet honneur, mais celui qui y est appelé de Dieu, comme Aaron* (Héb 5,4), selon l'ordre établi par Dieu. Il n'y a que les maîtres appelés par Dieu qui conduisent sûrement à Dieu. Amen.

SERMON POUR LA FÊTE DE L'INVENTION  
DES RELIQUES DE SAINT ALEXIS

Prononcé au monastère des Miracles, le 20 mai 1822.

«Au reste, la couronne de justice m'est réservée, et le Seigneur, juste juge, me la donnera en ce jour-là, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui auront aimé son avènement.» (II Tim 4,8)

Paroles d'une hardiesse extraordinaire ! On pourrait croire que cet homme s'oublie et rêve lorsqu'il se justifie devant Dieu avant le jugement de ce Dieu, et qu'il s'adjuge lui-même une couronne de la part de Dieu. Mais cette pensée n'est permise ni par sa modestie connue, ni par l'opinion profondément humble qu'il avait de lui-même. En effet, ce même homme, dans un autre temps, s'appelait *le moindre des apôtres, indigne du nom d'apôtre* (I Cor 15,9), *persécuteur de l'Église, blasphémateur et véritable ennemi*, pardonné uniquement par grâce, *le premier des pécheurs* (I Tim 1,13-15).

Comment est-il arrivé qu'un homme qui aimait tant à s'humilier lui-même, se soit élevé avec une pareille audace ? – Sans doute, la foi lui faisait pressentir ce qui lui était réservé, et l'amour, je pense, le portait à dévoiler ce pressentiment. Souffre tous les maux, écrivait-il plus haut à son bien-aimé fils Timothée, et aussitôt, pour adoucir par la consolation ce commandement amer, il lu' montrait l'exemple de ses propres souffrances : Je suis déjà marqué comme victime, et sa récompense indubitable : *Au reste, la couronne de justice m'est réservée, et le Seigneur, juste juge, me la donnera en ce jour-là*. Mais à peine l'amour pour son disciple a-t-il arraché du cœur du maître le secret de sa haute espérance, que l'humilité revient aussitôt et replace le maître élevé au niveau des derniers disciples : *Et ce n'est pas seulement pour moi qu'est la couronne de justice, mais aussi pour tous ceux qui auront aimé son avènement*.

Et, de même, tous les hommes de Dieu sont loin d'aimer à être glorifiés au milieu des hommes ; mais s'ils apparaissent au milieu d'eux dans leur gloire, ou s'ils montrent en eux-mêmes l'espérance de la gloire, c'est pour les attirer, en leur montrant la couronne de justice, dans le chemin de la justice. Et toi aussi, successeur inspiré et imitateur des apôtres, *qui as rempli les devoirs d'un prédicateur de l'Évangile, qui as combattu le bon combat*, lorsque tu laisses briller ici-bas, sur la terre, quelques rayons de ta couronne céleste, – et toi aussi, Alexis, après ta mort, comme Paul avant sa mort, tu nous prêches l'espérance de la couronne céleste, et tu nous encourages à la rechercher. Ce n'est pas seulement pour moi qu'est la couronne de justice, mais aussi pour tous ceux qui auront aimé son avènement.

Il est digne de remarque, chrétiens, que l'Apôtre promet la couronne de justice à tous ceux qui auront aimé l'avènement du Seigneur. Par là, il nous enseigne qu'entre autres efforts salutaires pour obtenir cette couronne du Seigneur, il est nécessaire que nous aimions son avènement, c'est-à-dire que nous méditions attentivement la venue de Jésus Christ, que nous l'attendions sans cesse, que nous la désirions de tout notre cœur, que nous nous y préparions diligemment.

Lorsque Jésus Christ s'éleva au ciel, les apôtres eux-mêmes, quoiqu'ils fussent déjà prévenus de son ascension vers son Père, restèrent les yeux fixés de son côté, soit dans l'étonnement que leur causait l'événement merveilleux, soit dans la perplexité sur les suites qu'il devait avoir, soit dans le regret de leur séparation d'avec le divin Sauveur : alors des anges furent envoyés pour calmer leurs pensées et leurs sentiments agités. Que font-ils donc ? Quel remède emploient-ils ? – Comme remède puissant, ils emploient la pensée de l'avènement futur de Jésus qui vient de disparaître à leurs yeux. *Ce Jésus, qui s'est élevé loin de vous au ciel, reviendra ainsi, de la même manière que vous l'avez vu s'en aller au ciel* (Ac 1,11). Et comme ce remède spirituel fut efficace ! *Ils retournèrent*, dit l'Évangéliste en parlant des apôtres, après l'ascension du Seigneur, *ils retournèrent à Jérusalem avec une grande joie* (Luc 24,52).

Il est visible qu'après avoir pris le remède qui leur fut présenté par les anges, les apôtres y trouvèrent réellement et abondamment les forces de la vie future. C'est pour cela qu'ils offrent aussi le même remède aux autres hommes, c'est-à-dire qu'ils leur font goûter l'espérance de l'avènement futur de Jésus-Christ, soit qu'ils aient à purifier les impurs, ou à fortifier les faibles, ou à soulager ceux qui souffrent : Jésus Christ, écrit l'apôtre Paul aux Hébreux, *a été offert une fois pour effacer les péchés d'un grand nombre ; la seconde fois, il apparaîtra sans le péché, à ceux qui l'attendent pour le salut* (Héb 9,28). En apprenant à Tite à exposer l'enseignement de la grâce

libératrice, il dit que cette grâce nous apprend, après avoir renoncé à l'impiété et aux désirs du monde, à vivre avec chasteté, avec justice et avec piété dans le siècle présent. Mais comment pourrions-nous satisfaire à de si grandes exigences de la grâce ? – Pour réponse à cela, il ajoute : *Attendant l'espérance bienheureuse et l'avènement de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ* (Tit 2,11-13). En exhortant Timothée à suivre en tout la justice, la piété, la foi, la charité, la patience, la douceur, à livrer le bon combat de la foi, il lui ordonne d'observer ce précepte purement et sans reproche; – mais est-ce pour longtemps ? aurait pu, peut-être, lui demander quelque jour le combattant épuisé ; et le maître perspicace, prévenant cette question, lui indique le terme joyeux de ces combats *même jusqu'à l'avènement de notre Seigneur Jésus Christ* (I Tim 5,11-14). De même l'apôtre Pierre, en conviant les pasteurs à se conduire en véritables pasteurs : – *Soyez les modèles du troupeau*, – n'emploie, pour exciter en eux le zèle pastoral, aucun autre moyen que la pensée de l'avènement du Chef des pasteurs qui donne la couronne : *Et lorsque paraîtra le Chef des pasteurs, vous obtiendrez une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais* (I Pi 5,3-4). Il mêle encore cette espérance au calice amer de ceux qui souffrent : *Puisque vous participez aux souffrances du Christ, réjouissez-vous, afin qu'à la manifestation de sa gloire, vous soyez comblés de joie, vous soyez dans l'allégresse* (I Pi 4,13). L'apôtre Jean exige du chrétien la plus parfaite purification de lui-même, de même que Jésus Christ lui-même est pur. Par quel feu donc, non destructeur, ou par quelle eau brûlante pense-t-il produire cette purification radicale ? – Par l'espérance de l'avènement du Christ. *Nous savons, dit-il, que, quand il viendra, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est; et quiconque a cette espérance en lui, se purifie comme il est pur* (I Jn 3,2-3).

On peut dire que la pensée de l'avènement attendu du Christ était, dans l'Église chrétienne primitive, la base générale qui soutenait tout l'édifice, la force commune qui animait tout le corps, le moteur commun par lequel se produisaient les actes grands et purs. Mais pourquoi ai-je dit : «dans l'Église chrétienne primitive ?» Quand le christianisme a-t-il pu, et quel christianisme pourrait se soutenir sans cette base, vivre sans cette force, agir sans ce moteur ? *Nous sommes sauvés en espérance* (Rom 8,24), dit l'Apôtre; nous sommes sauvés en espérance, mais non dans le plein accomplissement du salut. Que signifie *ce salut en espérance* ? – *L'attente*, comme l'explique le même apôtre, *de l'espérance bienheureuse et de l'avènement de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ* (Tit 2,13). Et ainsi, là où n'est pas cette attente, il n'y a pas d'espérance; là où il n'y a pas d'espérance, il n'y a pas de salut; là où il n'y a pas de salut, il n'y a pas de christianisme.

Si quelqu'un trouve que ces conclusions ne sont pas assez claires, parce qu'elles sont déduites du témoignage de l'un des maîtres du christianisme, et non des principes simples et évidents de la raison, – quoique, dans les choses de la foi, il soit beaucoup plus sûr de s'en rapporter au témoignage de ceux qui les connaissent qu'aux propres recherches de la raison naturelle, qui est orgueilleuse et vaine, et qui, dans des cas pareils, avec toutes ses questions et tous ses doutes, ne mérite d'autre réponse que la réponse sans réplique de Jésus Christ à Nicodème : *Ce que nous savons, nous le disons, et ce que nous avons vu, nous le témoignons; mais vous ne recevez pas notre témoignage* (Jn 3,11) ! – si, dis-je, malgré cela, quelqu'un veut chercher, par son propre raisonnement, jusqu'à quel degré l'espérance et l'attente incessante de l'avènement de Jésus Christ entrent dans l'essence du christianisme, qu'il prenne conseil de son raisonnement le plus droit et de sa conscience. Celui qui sent en lui le péché, celui-là n'a-t-il pas essentiellement besoin de la ferme espérance du pardon complet et de la purification ? Sans cela, ne serait-il pas menacé du désespoir, qui est l'enfer dans l'âme avant qu'il ne jette l'âme dans l'enfer ? Celui qui souffre, celui-là n'a-t-il pas essentiellement le soin de l'espérance consolante d'une situation meilleure ? Celui qui éprouve, ou même voit l'injustice, celui-là, pour calmer son cœur et sa conscience, n'a-t-il pas également besoin de l'espérance de la justice ? Celui qui combat jusqu'à l'épuisement, n'a-t-il pas besoin de l'espérance reconfortante de la rémunération ?

Le chrétien sait que le pardon et la purification de ses péchés lui sont acquis par le sang et la mort du Christ; cependant il sent aussi que la racine du péché n'est pas encore arrachée en lui, ainsi que l'Apôtre lui-même avoue qu'il sent que *le péché habite en lui, et qu'il n'y a rien de bon dans sa chair* (Rom 7,17-18). On peut même dire que le saint, mieux que le pécheur, sent le péché en lui, parce que ce sentiment intérieur n'est étouffé en lui ni par les plaisirs extérieurs sensuels, ni par l'engourdissement de sa conscience : par conséquent, qu'en serait-il donc du chrétien, s'il n'espérait pas et n'attendait pas sans cesse l'avènement du Christ qui le doit transformer dans toutes ses parties, même jusqu'à la soumission de son corps, à l'image glorieuse de Jésus Christ, en conséquence de quoi s'effaceront pour toujours en lui, sans aucun doute, jusqu'aux derniers

restes de l'impureté du péché, et toute révolte du péché, toute tentation. Le chrétien souffre, et souffre peut-être plus que les autres hommes, car, outre les souffrances communes, inévitables pour la nature humaine corrompue, il a reçu en partage spécial une croix semblable à celle sur laquelle a souffert le Christ. Combien donc serait malheureux le chrétien, s'il ne pensait pas, s'il ne sentait pas, dans sa souffrance, que *Celui qui est entré dans la gloire par la souffrance* (Luc 24,6), s'approche de minute en minute pour environner de gloire ceux qui souffrent ?

Le chrétien, et voit sur les autres, et sent sur lui-même l'injustice du monde, selon cette prédiction de la Vérité : *Comme vous n'êtes point du monde, pour cela le monde vous hait* (Jn 15,19); et plus il comprend clairement la justice divine, plus il est animé d'un zèle ardente, plus il est douloureusement dévoré de zèle *en voyant la paix des pécheurs* (Ps 72,3) et les misères des justes; son zèle propre s'évanouirait si, comme la voix d'un vent frais, ne soufflait sur lui l'espérance rafraîchissante de la justice : *Voilà que je viens promptement, et ma récompense avec moi, pour rendre à chacun selon ses oeuvres* (Apo 22,12).

Enfin le chrétien combat : car depuis que le péché a intronisé le mal dans le monde, aucun bien ne s'y acquiert autrement que par l'effort, la lutte et la victoire; et il lui faut combattre, à l'exemple du grand Agonothète, quelquefois même jusqu'à la sueur de sang et jusqu'à l'épuisement de toutes les forces; qu'y a-t-il donc de plus indispensable pour lui, pour le soutenir dans la lutte et renouveler ses forces, que de voir des yeux de l'espérance, au bout de la carrière, le grand Agonothète lui-même, s'avançant déjà pour le couronner : – non pas que le véritable athlète doive être poussé par l'intérêt ou la vanité à aspirer à la couronne, mais son âme est altérée du bien-aimé Agonothète et Rémunérateur lui-même, pour lequel le véritable athlète *triomphe en toutes choses, comme pour Celui qui nous a aimés* (Rom 8,37) ? Si le véritable chrétien n'avait pas cette unique espérance, toute autre espérance pourrait le jeter dans le désespoir. *Si l'espérance que nous avons en Jésus Christ n'est que pour cette vie, nous sommes les plus malheureux des hommes* (I Cor 15,19).

Tout démontre qu'avec le véritable christianisme doivent être essentiellement unies l'espérance et l'attente de l'avènement du Christ. Que faut-il donc dire après cela de ceux ou qui n'ont rien absolument ni de cette espérance, ni de cette attente, ou en qui elles sont faibles et presque entièrement éteintes par l'oubli ? – C'est qu'ou bien ils n'ont pas le véritable christianisme, ou bien leur christianisme est faible et ils oublient les obligations que ce titre leur impose. – De quel côté suis-je? pensera peut-être, après cela, le vrai disciple, redoutant d'être coupable. – De quel côté suis-je ? dira aussi le faux disciple, cherchant à éviter d'être convaincu. Nous ne pouvons donner à personne un signe certain; mais pour ceux qui ont des yeux, les oeuvres éclairassent tout. *Vous les reconnaîtrez à leurs fruits* (Mt 7,16).

*Le Maître tarde à venir*, dit le mauvais serviteur de la parabole, *et il se met à battre ses compagnons, à manger et à boire avec des ivrognes* (Mt 24,48-49). *L'Époux tarde à venir* (Mt 25,5), pensent les vierges folles, et elles dorment sans souci, tandis que les dernières gouttes d'huile achèvent de brûler dans leurs lampes. Ainsi, chez les chrétiens faibles ou menteurs, l'oubli de la venue prochaine du Seigneur et de son juste jugement entraîne après lui toutes les oeuvres contraires à l'esprit du christianisme, et épuise jusqu'à la fin toutes les vertus chrétiennes. *Le Prince des rois de la terre* (Apo 1,5) tarde à venir, dit le puissant de la terre, séduit par le désir de montrer son pouvoir, et il se met à fouler les faibles à ses pieds. Il tarde à venir, crient les peuples révoltés, et ils méditent l'anarchie. Il tarde à venir, le Roi à la couronne d'épines, dit le fils des joies sensuelles, et, se couronnant de fleurs, il s'endort sur des roses qui doivent bientôt se flétrir et ne laisser après elles que des épines déchirantes. Il tarde à venir, le Roi créancier, dit l'esclave de l'amour de l'argent ou de la paresse, et il en fonce plus avant dans la terre le talent dont l'intérêt pouvait être un royaume. *L'Époux tarde à venir*, dit l'âme fiancée à l'Époux céleste, et elle sommeille sans s'apercevoir que, dans son vase spirituel, se dessèche l'huile, de la tendresse et de l'amour divins, et que, par conséquent, la lumière de l'intelligence peut bientôt s'éteindre. Il tarde à venir, crient les blasphémateurs : *Qu'est devenue la promesse de son avènement ? car depuis que nos pères sont morts, toutes choses demeurent comme elles étaient au commencement du monde*; et dans l'espoir de ce retard, ou, pour mieux dire, dans leur désespoir, *ils marchent suivant leurs propres convoitises* (II Pi 3,3-4).

Non, serviteurs infidèles et servantes légères, *le Seigneur de la promesse ne tarde pas, comme quelques-uns se l'imaginent; mais c'est qu'il nous attend avec une longue patience, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous aient recours à la pénitence* (II Pi 3,9). Et qui sait si la mesure de sa longanimité n'est pas déjà pleine ? – Remarquez, chrétiens, comme de jour en jour se multiplient les signes de son avènement, qu'il a prédits lui-même : la détresse des nations, les famines, les pestes et les tremblements de terre en divers lieux, la multitude des scandales, la

trahison de l'un par l'autre, la multiplication de l'iniquité, le dépérissement de l'amour, – et ce signe encore qu'un si grand nombre sommeillent, sans faire attention aux signes frappants des temps : car, selon les prédictions de vos saints prophètes et apôtres, le jour du Seigneur viendra comme le larron dans la nuit.

*Voici qu'il viendra sur les nuées, et tout oeil le verra (Apo 1,7) ! Bienheureux celui qui peut dire de tout son coeur : Ah ! venez, Seigneur Jésus (Apo 22,20) ! La couronne à ceux qui auront aimé son avènement ! Amen.*